

Annick Ohayon
Régine Plas

La **PSYCHOLOGIE** en questions



idées reçues sur la psychologie

La psychologie en questions

idées reçues sur la psychologie

Annick Ohayon
Régine Plas

Issues de la tradition ou de l'air du temps, mêlant souvent vrai et faux, les idées reçues sont dans toutes les têtes. Les auteurs les prennent pour point de départ et apportent ici un éclairage distancié et approfondi sur ce que l'on sait ou croit savoir.

Le Cavalier Bleu
ÉDITIONS ■

Annick Ohayon

Annick Ohayon est historienne de la psychologie. Maître de conférences honoraire à l'université de Paris VIII, elle est membre du Centre Alexandre Koyré, centre de recherche en Histoire des sciences et des techniques (CNRS-EHESS-MNHN).

Du même auteur

- *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre, 1919-1969*, La Découverte, [1999] 2006.
- *L'Éducation nouvelle, histoire, présence et devenir*, avec Dominique Ottavi et Antoine Savoye, Éd. Peter Lang, [2004] 2007.
- *Histoire de la psychologie en France, XIX^e-XX^e siècles*, avec Jacqueline Carroy et Régine Plas, La Découverte, 2006.

Régine Plas

Régine Plas est professeur émérite en histoire de la psychologie à l'université de Paris Descartes (Paris V) et membre du Cermes3, centre de recherches, médecine, sciences, santé, santé mentale, société (laboratoire associé université Paris Descartes, CNRS, INSERM, EHESS).

Du même auteur

- *Histoire de la psychologie en France, XIX^e-XX^e siècles*, avec Jacqueline Carroy et Annick Ohayon, La Découverte, 2006.
- *Naissance d'une science humaine : la psychologie. Les psychologues et le « merveilleux psychique »*, Presses Universitaires de Rennes, 2000.

sommaire

Introduction9

Histoire et définitions

- « La psychologie est une science jeune. »13
- « La psychologie permet de savoir
tout ce qu'on a dans l'esprit. »21
- « La psychologie n'est pas une science. »27
- « L'étude des phénomènes paranormaux
(voyance, télépathie...) concerne la psychologie. »33

Théories et méthodes

- « Il y a autant de psychologies que de psychologues. »43
- « Les psychologues étudient les hommes
comme s'ils étaient des rats. »49
- « On peut mesurer l'intelligence grâce à des tests. »57
- « Quand on saura tout sur le cerveau,
on n'aura plus besoin de psychologie. »67

La formation et la profession

- « La psychologie, on en a ou on n'en a pas,
pas besoin de faire des études pour ça. »77
- « Les études de psychologie ne mènent à rien. »83
- « Psychologues, psychanalystes, psychiatres,
c'est pareil, ce sont des psys. »91

« Beaucoup de gens font de la psychologie sans être psychologues. »	.99
--	-----

Usages sociaux et images de la psychologie

« La psychologie aide à se sentir mieux moralement et physiquement. »	.111
« Les psychologues font peur avec leurs tests, on ne sait pas où ils veulent en venir. »	.117
« Les coachs sont des psychologues. »	.125
« Petites et grandes catastrophes... maintenant, on appelle d'abord les psychologues. »	.133
« Les psychologues sont des charlatans. »	.139

Conclusion	.145
-----------------------------	------

Annexes

Pour aller plus loin	.149
--------------------------------	------

définition

Psychologie^{n. f.}

Du grec *Psukhê* (âme) et *Logos* (parole, science) : Science de l'âme. Étude scientifique des faits psychiques, des phénomènes de l'esprit et de leurs lois.

Le terme *psychologia* apparaît au XVI^e siècle chez certains érudits, et désigne une science de l'âme liée à la théologie ou à l'anatomie, mais il est rare et ne reçoit ses usages contemporains qu'au XIX^e siècle.

De nos jours, si l'on trouve des définitions de ce mot dans tous les dictionnaires usuels, on n'en trouve pas, ou rarement, dans les dictionnaires ou vocabulaires de la psychologie. Henri Piéron, un des fondateurs de la psychologie scientifique française, dans son *Vocabulaire de la psychologie* (1951), définit brièvement la psychologie comme « la science du comportement des organismes (psychophysiologie), branche de la biologie animale (éthologie) », réservant plusieurs entrées, très détaillées à des formes particulières de psychologie.

Dans le *Dictionnaire usuel de la psychologie* (1980), Norbert Sillamy reprend la définition de William James : « Science de la vie mentale, de ses phénomènes et de ses conditions », qui date de 1890, puis décrit neuf disciplines distinctes : la psychophysiologie, la psychopédagogie, la psychologie du travail, la psychologie sociale, la psychopathologie, la psychosomatique, la psychométrie, l'ergonomie, la zoopsychologie.

Werner Fröhlich, dans le *Dictionnaire de la psychologie* (traduit en français en 1997), ne propose pas d'entrée au mot psychologie. En revanche, il ne recense pas moins de 58 occurrences décrivant des types de psychologie. Roland Doron et Françoise Parot, dans leur *Dictionnaire de psychologie* (1991), proposent bien une définition du terme, mais c'est pour souligner l'extrême diversification des champs de recherche et d'application de la discipline. Ainsi se révèle la difficulté à définir la ou une psychologie.

Les philosophes sont bien plus diserts. Dans le vénérable *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, André Lalande consacre trois pages au terme, et précise, lui aussi, qu'il recouvre plusieurs mondes différents. Revenant sur l'histoire récente, il rappelle que « le mouvement de la psychologie indépendante a eu pour but de constituer la psychologie en tant que science positive, analogue à la biologie par son attitude et ses méthodes ». Ceci a eu pour effet de renforcer la méfiance des philosophes à l'égard du mot et de la chose, car ce terme, « psychologie objective, présuppose qu'on ne peut rien découvrir d'universellement valable, si ce n'est par le procédé d'observation externe, ce qui est extrêmement douteux. »

introduction

Il n'y a pas beaucoup d'idées reçues concernant spécifiquement la psychologie. Qu'il s'agisse des connaissances qu'elle produit ou des pratiques qui s'exercent en son nom, elles sont le plus souvent confondues dans la nébuleuse des « savoirs psy » ou des « psys » tout court.

L'image est donc floue, pleine de contradictions. Mais il faut reconnaître que son objet est complexe. La psychologie est à la fois une discipline académique, une science humaine et une profession, qui se décline en de multiples métiers, dans des univers très différents (l'hôpital, l'école, l'entreprise, le laboratoire, l'université, la prison...).

La discipline semble avoir perdu son aura intellectuelle et scientifique, au profit de la psychanalyse et des neurosciences. Juste avant la Seconde Guerre mondiale, par exemple, il y avait trois psychologues au Collège de France, Pierre Janet, qui enseignait la psychologie générale, Henri Piéron, la psychologie physiologique et Henri Wallon, la psychologie de l'enfant. Aujourd'hui, il n'y en a plus, mais y a-t-il encore, en France où ailleurs, beaucoup de psychologues connus au-delà des cercles de spécialistes, comme le furent le suisse Jean Piaget, disparu en 1980 ou l'américain Burrhus F. Skinner, mort en 1990 ? Les praticiens de la psychologie, quant à eux, sont en mal d'identité et de reconnaissance. Ils ont tendance à se définir en creux, d'une manière défensive « Nous ne sommes ni des ceci, ni des cela », et peinent à affirmer ce qu'ils sont vraiment. Et cependant, on ne peut

nier l'engouement des jeunes gens pour les études de psychologie, engouement que rien n'arrête, pas même la perspective de débouchés incertains. On ne peut pas nier non plus le succès des magazines de vulgarisation, qui exposent à longueur de colonnes « les grandes découvertes de la psychologie moderne », et offrent des grilles de lecture de la vie amoureuse, familiale, politique.

La psychologie ne mérite sans doute ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Le regard porté sur elle dans cet ouvrage est à la fois proche et éloigné. Proche parce que nous avons, pendant de longues années, enseigné cette discipline à l'université, l'une en psychologie sociale, l'autre en psychologie expérimentale ; éloigné parce que nous avons fait un pas de côté, et en sommes devenues, à un moment donné de notre parcours, des historiennes. C'est pourquoi la perspective historique a été privilégiée pour éclairer la construction de ces représentations, et ce qu'elles dévoilent de leur objet, la psychologie, située dans ses différents contextes culturels, sociaux, politiques, mais aussi nationaux, en privilégiant naturellement le cas de la France. De ce fait, ce portrait présente des particularités, ne serait-ce qu'à cause de la place que la psychanalyse y tient. Mais dans les grandes lignes, il peut cependant s'appliquer à l'ensemble des pays développés.

HISTOIRE ET DÉFINITIONS

« La psychologie est une science jeune. »

*Depuis le temps que la psychologie est une science « jeune »,
elle aurait eu le temps de prendre un peu d'âge.*

Michel Foucault, *Dits et écrits : 1954-1969*, 1994

Si le lecteur internaute a la curiosité de rentrer, sur son moteur de recherche préféré, « La psychologie est une science jeune » – sans oublier les guillemets –, il pourra aisément constater que, plus d'un demi-siècle après que Michel Foucault a ironisé sur cette éternelle jeunesse, l'énoncé est toujours d'actualité et qu'il est même particulièrement récurrent. Une version voisine de cette affirmation, plus érudite et plus complexe, mais souvent citée elle aussi, est due au psychologue allemand Hermann Ebbinghaus qui, en 1908, au début de son *Précis de psychologie*, écrivait « La psychologie a un long passé, mais une courte histoire ». Or, Ebbinghaus est considéré comme l'un des fondateurs de la psychologie scientifique. On peut donc en déduire qu'il voulait signifier qu'il y avait, certes, une psychologie avant la psychologie de laboratoire qu'il défendait, mais que cette dernière était si récente que son histoire commençait à peine.

Mais cette affirmation réitérée, vieille de plus d'un siècle, devrait commencer à nous interroger. En effet, elle amène à sa suite deux questions qui, d'ailleurs, sont liées. La première concerne l'historiographie, autrement dit l'écriture de l'histoire de la psychologie : quand faut-il faire commencer cette histoire ? La seconde porte sur l'usage de cet énoncé :

pourquoi est-il nécessaire de répéter si souvent, et depuis si longtemps, que la psychologie est une science jeune ?

Nous commencerons par la question historiographique. Si l'on examine les ouvrages, généralement des manuels, consacrés à l'histoire de la psychologie, on constate que certains auteurs considèrent que la psychologie existe depuis l'Antiquité grecque, avec Platon et Aristote. En effet, ils estiment que les hommes, et en particulier les philosophes, se sont « de tous temps » posé des questions psychologiques mais que ces questions ont été différemment formulées en fonction des contextes sociaux, économiques, politiques, etc. Cette approche consiste le plus souvent à esquisser rapidement une histoire des idées philosophiques sur l'esprit humain dont l'aboutissement, à la fin du XIX^e siècle, est l'émergence et le développement de la psychologie « scientifique ». Le moment inaugural en est la fondation par le physiologiste et philosophe allemand Wilhelm Wundt, du premier « vrai » laboratoire de psychologie, à Leipzig, en 1879. Une autre version, plus subtile et surtout plus féconde de cette conception consiste à rechercher dans le passé le plus ancien les origines des différentes orientations de la psychologie contemporaine, ce qui implique qu'on remette en question la fameuse unité de la psychologie et que l'on ne s'en tienne pas à présenter l'histoire de la seule psychologie de laboratoire.

D'autres auteurs défendent l'idée qu'il faudrait faire débiter l'histoire de la psychologie lorsqu'apparaît le mot *psychologia*, dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Mais lorsqu'on examine ce que recouvrait ce vocable lors de sa création, on constate qu'il ne faut pas le confondre avec le concept auquel il est, pour nous, supposé correspondre. La

psychologia de la Renaissance aborde des thèmes qui semblent pour le moins éloignés des objets d'étude de la psychologie contemporaine (les fantômes, par exemple ou encore la transmission du péché originel).

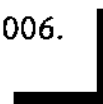
Enfin, l'histoire de la psychologie pourrait commencer au XVIII^e siècle, lorsque les savants des Lumières énoncent et mettent en œuvre le projet d'une science empirique de l'esprit uni au corps, fondée sur l'expérience et distincte des discours sur l'âme des métaphysiciens. Quoi qu'il en soit, écrire l'histoire de la psychologie implique d'abord d'éviter toute présentation téléologique, qui ferait tendre tous les progrès des connaissances sur l'esprit vers l'état actuel de la discipline (voir encadré ci-après). Il est préférable de privilégier une histoire qui, sans se prononcer sur sa scientificité ou sa supposée jeunesse, part du moment où apparaissent des personnages qui se disent « psychologues » et se revendiquent détenteurs d'un savoir et d'une pratique spécialisés et où la psychologie commence à s'institutionnaliser : elle crée des laboratoires, des revues, un cursus et organise des congrès. Elle entreprend de marquer ses frontières et elle entretient des relations souvent complexes avec d'autres disciplines, la philosophie bien sûr, mais aussi la médecine et les autres sciences humaines. Elle se professionnalise et diversifie ses pratiques. Une telle histoire, enfin, doit se garder d'organiser son récit en fonction des théories et des pratiques actuellement dominantes en psychologie, qu'il s'agisse de la psychologie cognitive dans ses diverses déclinaisons : psychologie de l'enfant, psychologie différentielle, voire psychologie sociale ; de la neuropsychologie ; de la psychologie clinique ou de la psychopathologie. Elle doit également explorer les voies dans lesquelles les psychologues



Long passé, courte histoire, un leitmotiv des psychologues

« La phrase d'Ebbinghaus, répétée de deuxième et troisième main, exerce encore un pouvoir incantatoire, comme s'il suffisait de la prononcer pour véhiculer une idée intemporelle de "science", justifier la périodisation et les contenus du récit, légitimer le choix des "antécédents", des "précurseurs" et des "fondements". [...] Déterminer ce qui appartient à l'histoire d'une science est un problème général de l'histoire des sciences. Dans le cas de la psychologie, le récit sur son "passé" porte habituellement sur des idées, des contextes, des individus ou des événements jugés pertinents pour une psychologie ultérieure. Autrement dit, c'est le présent de la discipline qui décide des matériaux qui composent le récit. Cela concerne surtout les textes qui visent à narrer "l'histoire de la psychologie" avec les deux substantifs au singulier, où le choix des matières se fait essentiellement par tradition et convention. Les manuels n'évoluent que par des variantes minimales et tendent à reproduire les manuels précédents. »

Fernando Vidal, *Les Sciences de l'âme, XVI^e-XVIII^e siècle*, 2006.



se sont un temps engagés et qu'ils ont abandonnées par la suite, de gré ou de force, comme, par exemple, la psychologie des peuples ou des races, la psychologie coloniale, la caractérologie ou encore la psychologie historique défendue par Ignace Meyerson. Ce dernier, au milieu du XX^e siècle, regrettait que les psychologues fassent comme si l'esprit humain était immuable. Selon lui, il ne l'est pas car les outils, les techniques, les œuvres que l'homme fabrique ou invente modifient en retour les fonctions et les catégories psychologiques. Il pensait par conséquent que la psychologie devait prendre en compte la dimension historique du psychisme. Il faut donc écrire l'histoire des vainqueurs, mais aussi celle des vaincus.

Venons-en à présent à notre seconde question : pourquoi la psychologie est-elle si souvent qualifiée de « science jeune » ?

Récemment, dans un entretien, l'auteur universitaire d'un ouvrage présentant de petites expériences à faire en famille, destinées à démontrer au célèbre « grand public » à quel point la psychologie peut être scientifique, déclarait « Certes, elle est jeune, mais la psychologie est une vraie science ». De fait, la jeunesse, quand elle n'est pas invoquée pour mettre en avant une vitalité que les vieux, hélas, n'ont plus guère, est souvent présentée comme une excuse pour des péchés commis, et c'est manifestement ainsi qu'il nous faut interpréter la rhétorique de la psychologie scientifique quand elle invoque sa prétendue jeunesse. Mais pourquoi la psychologie scientifique devrait-elle s'excuser d'être si jeune ? Dans le même entretien, le psychologue en question donne la réponse : « [...] les psychologues sont souvent

considérés comme des personnes prenant juste en charge les “fous” » (ce qui, soit dit en passant, n’est pas rien). Il ajoute que tout un chacun se croit psychologue, ce qui contribue à dévaluer la discipline. En résumé, il constate, pour le déplorer, qu’il n’y a pas une psychologie mais des psychologies, que le domaine de la discipline est disparate et que le grand public n’a pas, selon lui, la bonne image de ce qu’est vraiment la psychologie « sérieuse ». De fait, *la* psychologie n’existe pas en tant que science unifiée. Mais certains psychologues scientifiques en ont le fantasme. Ils appellent de leurs vœux une psychologie qui serait fondée exclusivement sur l’expérimentation et qui ne laisserait plus de place à des pratiques, issues d’une réflexion théorique, qui ont pu montrer leur efficacité mais n’ont pas été validées selon les critères qu’eux-mêmes estiment scientifiques. Mais la psychologie ne peut pas acquérir toutes ses connaissances par expérimentation, pour des raisons déontologiques : nombre d’expériences ne peuvent pas être menées sur des êtres humains. De plus, ces connaissances sont appliquées à des individus singuliers. Ces psychologues semblent reprendre implicitement à leur compte les conceptions de l’historien des sciences Thomas Kuhn, selon lequel les sciences humaines et sociales, donc la psychologie, n’ont pas encore atteint le degré de maturité suffisant pour adopter une communauté de pensée, de méthodes et d’objectifs, c’est-à-dire un paradigme commun. Toute la question est de savoir si la psychologie peut être toute entière une science calquée sur le modèle des sciences de la nature, avec, pour citer encore l’auteur de l’ouvrage de psychologie amusante (mais scientifique) évoqué ci-dessus, « de la méthodologie, des mathématiques, des statistiques, de la biologie » ou si, comme la médecine, elle

n'est pas aussi, irréductiblement, à la fois un art et une technologie.

Certes, la psychologie est née beaucoup plus tard que d'autres sciences, comme les mathématiques ou la physique, mais invoquer son éternelle jeunesse revient à esquiver la question de fond, qui est celle de sa scientificité.

« La psychologie permet de savoir
tout ce qu'on a dans l'esprit. »

*Est-ce que vous parlez avec Dieu,
pour savoir toutes ces choses sur moi ?*

Un petit garçon, à Françoise Dolto,
Le Journal des psychologues, décembre 1998/janvier 1999

La méfiance vis-à-vis des psychologues, que l'on observe fréquemment, tient peut-être en partie à cette idée que le psychologue sait ou peut savoir sur nous-mêmes des choses que nous ignorons ou voudrions cacher. Cette représentation, qui confère aux psychologues un savoir et des pouvoirs exorbitants sur autrui, serait évidemment récusée par la plupart d'entre eux, mais il convient néanmoins de s'interroger sur son origine et sa persistance.

Connaître l'esprit ou l'âme a d'abord été un projet philosophique. Pour Platon, la connaissance de soi devait conduire à la sagesse. Pour Descartes, les idées qui apparaissent clairement et distinctement dans notre esprit, et qui sont innées, sont au fondement de la connaissance rationnelle. Au contraire, pour les philosophes empiristes anglais des XVII^e et XVIII^e siècles (John Locke, David Hartley, David Hume) l'esprit humain se compose d'idées qui ne sont pas innées mais qui nous viennent de l'expérience sensible et qui sont liées entre elles et organisées selon des lois d'association. Si les hommes ne se conduisent pas rationnellement, c'est que leurs idées ne sont pas fondées sur l'expérience ou que leurs liaisons sont dues au hasard ou à la coutume. Le projet

empiriste est de connaître l'esprit et les passions des hommes afin de les affranchir de la superstition et des préjugés et de déterminer la meilleure façon de les éduquer et de les gouverner. L'analyse des idées par les empiristes sert de fondement à la psychologie telle qu'elle se développera au XIX^e siècle. Cette première psychologie s'appuie principalement sur l'observation intérieure du sujet par lui-même, ou introspection. Mais dès le début du XX^e siècle, la méthode introspective est violemment critiquée par le psychologue américain John B. Watson car la conscience n'est pas observable objectivement. Par conséquent toute psychologie qui utilise l'introspection n'est pas une science. Cette critique est ancienne mais, contrairement à ses prédécesseurs, Watson ne dénie pas à la psychologie la possibilité de devenir une science ; il propose d'en faire la science du comportement ou behaviorisme en renonçant à tout mentalisme c'est-à-dire à toute étude, même indirecte, des états de conscience. Watson avait commencé sa carrière en faisant de la psychologie animale. Évidemment, les animaux ne pratiquent pas l'introspection et nous ne pouvons connaître leurs états de conscience : il étend donc à l'homme les principes et les méthodes de la psychologie animale. Ainsi, ce n'est pas l'esprit humain que la psychologie behavioriste se donne pour objet de connaître, mais l'organisation des systèmes de réponses des sujets en fonction des situations dans lesquelles ils sont placés. Le behaviorisme a été un courant majeur de la psychologie jusqu'au début des années 1950 et la psychologie contemporaine en est l'héritière par certains de ses aspects, en particulier méthodologiques.

En effet, après la Seconde Guerre mondiale, on assiste à un retour progressif du mentalisme, qui aboutit à la psycho-

logie cognitive contemporaine. Elle cherche à caractériser les états ou les processus internes qui interviennent entre la situation et les réponses. Peut-on pour autant dire que cette psychologie permet de savoir « tout ce qu'on a dans l'esprit » ? Ce n'est pas vraiment son objet. En fait, elle étudie la mémoire, l'attention, le raisonnement, le langage etc., d'un point de vue général, afin de formuler des lois de fonctionnement, à l'aide de méthodes comportementales qui ne font pas, ou bien peu, appel à l'introspection des sujets. Elle ne s'intéresse pas au contenu particulier des représentations d'un individu. D'où vient donc la crainte répandue d'une intrusion du psychologue dans notre subjectivité ?

Cette crainte prend sa source, à la fin du XIX^e siècle, dans l'extraordinaire vogue de l'hystérie et de l'hypnose qu'ont déclenché les recherches de Charcot à la Salpêtrière, puis d'Hippolyte Bernheim à Nancy. Les psychologues apparaissent alors comme susceptibles non seulement de s'introduire dans l'esprit d'une personne, éventuellement à son insu, mais encore d'y faire pénétrer des idées qui ne sont pas les siennes et dont l'origine reste inconsciente. Il s'ensuit de violentes polémiques autour de la notion de « crimes suggérés » : peut-on, sous hypnose, faire commettre à quelqu'un des actes qu'il réprouverait et refuserait d'accomplir à l'état vigile ?

Il est vite démontré que jamais un vrai crime suggéré n'a été commis, mais la fascination et la peur de cette effraction, de ce « viol psychique », ne disparaissent pas pour autant. Bernheim affirme que l'hypnose, mais aussi l'éducation et le commandement relèvent d'un principe unique, la suggestion, c'est-à-dire l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau d'un individu et acceptée par lui. Tout le monde est suggestible à des degrés divers, et les foules,

comme l'affirme au même moment Gustave Le Bon, le sont éminemment.

On sait que Freud, un peu plus tard, abandonne l'hypnose comme voie d'accès à l'inconscient et aux souvenirs refoulés et adopte un dispositif moins autoritaire, qu'il nomme psychanalyse, dans lequel le sujet n'est pas « absent » du processus de la cure mais en devient un acteur. Freud reconnaît néanmoins la part incompressible de suggestion qui demeure dans la situation analytique et il s'efforce de la penser en relation avec le transfert. C'est cependant l'une des critiques principales que martèlent ses détracteurs : le psychanalyste a toujours raison, puisqu'il trouve dans l'esprit du patient ce qu'il y a lui-même installé (le complexe d'Œdipe, de castration...). Ce dernier, sous emprise, ne rêve pas seulement de son psychanalyste, mais aussi pour son psychanalyste, dont certaines interprétations relèveraient soit de la divination, soit de la mystification. Il faut dire que quelques zéloteurs du maître viennois, et Freud lui-même parfois, contribuent à accréditer de telles représentations (voir encadré ci-contre). La vulgarisation de la psychanalyse – par exemple à travers le cinéma hollywoodien des années 1950 – accentue le phénomène. En France, la psychanalyste Françoise Dolto et plusieurs de ses collègues thérapeutes d'enfants ont aussi participé, dans les années 1970, à diffuser dans le grand public cette image d'un praticien un peu sorcier, voire démiurge ou thaumaturge, identifiée non seulement aux psychanalystes mais à l'ensemble des psychologues cliniciens. Pour autant, le psychologue clinicien ou le psychanalyste n'est pas détenteur d'un savoir sur celui qui vient le consulter. Il n'est là que pour lui permettre de donner lui-même un sens à ce dont il se plaint. Mais il est bien connu que ce qui est inconscient préfère souvent le rester !

Un Freud magicien

Dans le livre de ses souvenirs *Mémoires. Mes enfances (1903-1924)* publié en 1971, la journaliste Maryse Choisy évoque sa rencontre avec Freud, en 1924. C'est alors une jeune fille d'une vingtaine d'années. « Jamais mon cœur ne battit pour un amant comme il battait le jour que je montai la Berggasse. » Pourtant la première impression est de déception : comment le grand homme peut-il vivre dans cet intérieur petit bourgeois, avec des napperons de dentelle sur les fauteuils ? Puis il entre dans la pièce, et c'est le choc : ce visage noble, au front haut, et surtout ce regard, si vif et bienveillant à la fois... Lors de la troisième séance, elle apporte un rêve de douleur et de frustration. Freud assène : « ça s'est passé quand vous étiez au berceau. Votre mère a fui pour cacher son pedigree et sa honte. Vous êtes une enfant illégitime. » Elle proteste, horrifiée, mais Freud persiste : « Demandez à votre tante ! » La jeune fille est orpheline et a été élevée par sa tante, la comtesse de Brémont d'Ars, amie de Colette. La comtesse confirme l'interprétation « sauvage » de Freud, sans pour autant révéler à sa nièce le secret de sa filiation. Maryse Choisy conclut ainsi : « Je ne revins pas à la Berggasse. Jamais plus. Freud était pour moi un père magique. Il voyait à travers moi. » Cela ne l'empêchera pas, un quart de siècle plus tard, de devenir une psychanalyste fort peu orthodoxe, mélangeant hardiment dans sa pratique, les apports de Freud, de Jung, d'Adler et de la métaphysique indienne, et une ardente militante de la cause freudienne.

« La psychologie n'est pas une science. »

*Ainsi, l'avènement de la psychologie « expérimentale »,
loin de représenter un nouveau triomphe de l'esprit
scientifique, n'en était qu'une humiliation. [...]
Il faut qu'on comprenne : les psychologues sont scientifiques
comme les sauvages évangélisés sont chrétiens.*

Georges Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, 1928

Au cours de la première moitié du XX^e siècle, la psychologie nouvelle, physiologique, expérimentale et autoproclamée scientifique, par opposition à la psychologie philosophique, a fait l'objet de critiques qui sont venues essentiellement des philosophes. Ces attaques pouvaient être envisagées comme des réactions au mouvement de rupture avec son passé philosophique que cette psychologie disait avoir opéré. Nous allons en observer les formes et les contenus, et voir comment les psychologues ont cherché à y faire face ou à les réfuter. On peut en effet établir une sorte de parallèle entre l'énergie déployée par les philosophes pour dénier toute scientificité à la psychologie, et l'énergie mise par les psychologues à revendiquer cette scientificité.

Les premiers psychologues scientifiques ont rompu les amarres non seulement avec la tradition philosophique dont ils étaient issus, mais aussi avec d'autres univers qui leur étaient proches. Ils ne se voulaient ni littérateurs, ni poètes, ni moralistes, ni religieux, ni guérisseurs, ils ne voulaient être que des scientifiques. Pour cela, ils devaient adopter les règles du raisonnement scientifique : partir des faits, dégager

des hypothèses sur leurs relations, qui, soumises à la vérification par l'expérience, peuvent ainsi devenir des explications scientifiques, ou des lois, lois qui s'intègrent à leur tour dans des constructions de plus en plus générales, et constituent la théorie scientifique. Ils cherchaient donc à établir les lois générales de fonctionnement du psychisme humain. La difficulté majeure, qui sera celle de toutes les sciences humaines, est que leur objet, l'homme, est également un sujet, et qu'ils appartiennent eux aussi à la même espèce que le dit sujet. Cette difficulté est ainsi le point de départ des critiques dont leur démarche va faire l'objet. Elles s'organisent autour de trois thèmes principaux. La psychologie scientifique sacrifierait :

- la connaissance de l'individu singulier à une approche générale d'un sujet abstrait,
- une connaissance globale à une connaissance analytique,
- la subjectivité essentielle de l'homme à l'objectivité.

Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, ces critiques se centrent sur la pratique des psychologues et sur les présupposés, scientifiques ou non, au nom desquels elle se déploie.

En 1928, un jeune philosophe roumain, Georges Politzer, publie un livre au destin singulier, puisqu'il est toujours lu, et relu : *Critique des fondements de la psychologie*. Politzer cherche à refonder entièrement la psychologie en lui donnant pour objet la vie concrète de l'individu, le drame humain. Pour cela, il veut mettre à bas l'ancienne psychologie philosophique (les « mielleuses prestidigitations bergsoniennes ») et la nouvelle psychologie qui s'est parée des oripeaux de la science, sans résultats pratiques. Trois doctrines échappent à son moulinet critique : la théorie de la Forme (Gestalt), qui envisage l'homme comme une totalité, la psychanalyse

et la technopsychologie, psychologie industrielle visant à sélectionner les travailleurs, parce qu'elles étudient l'homme pris dans des situations concrètes. Peu après, son adhésion au marxisme le conduira à abandonner les espoirs qu'il avait mis dans ces théories pour fonder la psychologie concrète dont il rêvait, du fait de la condamnation, par le Parti communiste, de la psychanalyse et de la méthode des tests. Une dizaine d'années plus tard, un autre jeune philosophe, Jean-Paul Sartre, reprend ces idées en les précisant méthodologiquement, dans son *Esquisse d'une théorie des émotions*. Selon Sartre, les psychologues collectionnent les faits, mais ils n'ont pas de théorie unificatrice, par exemple une certaine idée de l'homme. Or, il ne faut pas compter sur les faits pour s'organiser d'eux-mêmes en une totalité harmonieuse, prête à livrer sa propre signification. La psychologie, en tant qu'elle se prétend science, ne peut donc offrir qu'une somme de faits hétéroclites sans rapport entre eux. Ses tenants ne se rendent pas compte qu'il est tout aussi impossible d'atteindre ainsi l'essence que d'aboutir à l'unité en ajoutant sans cesse des chiffres à la suite de 0,99. Contre les psychologues de son temps, Sartre prône une psychologie phénoménologique, qui doit permettre d'aller aux « choses elles-mêmes ». Ainsi, par exemple, l'émotion n'est-elle pas un pur désordre physiologique, mais une conduite qui a un sens. Ceci n'en fait pas d'ailleurs une conduite inconsciente, dont le sens serait caché au sujet qui la vit, comme l'affirmerait la psychanalyse, mais une conduite « irréfléchie ». Finalement, pour des raisons différentes et malgré leur opposition à la notion d'inconscient au sens freudien, ces deux philosophes ne peuvent éviter de se confronter à la psychanalyse dans leur recherche d'une autre psychologie.

Dans les années 1950 et 1960, la question se déplace. Il ne s'agit plus de savoir si les psychologues sont ou non scientifiques, mais de s'interroger sur ce qu'ils font réellement, sur leurs pratiques, et au nom de quoi ils les conduisent. C'est le philosophe et épistémologue Georges Canguilhem qui ouvre ce débat, en 1956, dans une conférence polémique, « Qu'est-ce que la psychologie ? ». Il y interroge l'histoire de la discipline, de ses théories, de ses pratiques et du lien qui les unit. Ceci le conduit à cette question : « Si le psychologue ne puise pas son projet de psychologie dans une idée de l'homme, croit-il pouvoir le légitimer par son comportement d'utilisation de l'homme ? ». Ce reproche s'adresse explicitement au psychologue praticien, qui se comporte au mieux comme un manager des relations humaines, et qui, au pire, traite l'homme comme un insecte, lorsqu'il lui fait subir des tests de sélection professionnelle, ou en fait le sujet de ses expériences. Dans tous ces cas de figure, l'homme est un moyen, et non une fin. À cette période de l'histoire de la psychologie où elle se professionnalise et où la technopsychologie que Politzer appelait de ses vœux est utilisée de plus en plus pour adapter l'homme à son travail, et non le travail à l'homme, ces interrogations sont de plus en plus brûlantes.

Elles vont être reprises, d'abord par Michel Foucault dans *Les Mots et les choses* en 1966, puis, sans nuances, par les jeunes étudiants contestataires de Mai 68, sous le slogan : « Psychologue = flic du capitalisme ». Mais c'est aussi le moment où les psychologues praticiens se les posent eux-mêmes, et cherchent à y parer en édictant des règles déontologiques et en tentant de penser les conditions d'une pratique rigoureuse et d'instances d'autocritiques. Le clivage s'opère

alors au sein même de la discipline. Un certain nombre de psychologues en appellent à une psychologie fondamentale et se replient dans une posture scientifique, en proclamant que les grands coupables de l'immaturité de la psychologie et de sa difficulté à exister comme une science sont les praticiens de la psychologie dite « appliquée ». Ces derniers ne sont pas toujours très « appliqués » et acceptent de répondre, dans la précipitation, aux demandes sociales qui leur parviennent de toutes parts. D'autres, à la suite de Daniel Lagache, tentent de reconsidérer les orientations des pères fondateurs, sans renoncer à l'idée de science. Ils vont développer des recherches intégrant la subjectivité dans l'étude du comportement, des recherches cliniques. Ils soulignent qu'il existe une théorie de la relation clinique, et que ce rapport particulier a été étudié par une science : la psychanalyse. Ils se souviennent que leur outillage conceptuel leur est venu non seulement de la psychanalyse, mais aussi de la philosophie et de la médecine. Ils admettent enfin que la psychologie clinique est peut-être la partie la moins scientifique de la psychologie, mais qu'elle n'est pas pour autant la moins valable, car elle affronte, sans les éluder, les problèmes posés par l'étude de l'homme par l'homme. Enfin, ils soulignent que, dans les sciences humaines, la valeur des connaissances produites n'est pas toujours proportionnelle à la sophistication méthodologique mise en jeu et, en effet, bien des dispositifs expérimentaux complexes aboutissent à des résultats dont l'intérêt théorique et pratique n'est guère évident. Mais il faut reconnaître qu'aujourd'hui, ces tentatives ne pèsent pas lourd face au désir de scientificité toujours réaffirmé, qui, dans l'histoire, a conduit certains psychologues à rechercher des voisinages prestigieux dans le

champ de la recherche : chez les biologistes, neurologues, mathématiciens, cybernéticiens, épistémologues, linguistes, tous à présent regroupés au sein des sciences cognitives, en espérant, par une sorte de contamination quasi magique, accéder enfin à la dignité dont ils ont toujours rêvé.

« L'étude des phénomènes paranormaux (voyance, télépathie...) concerne la psychologie. »

Le poids des preuves doit être proportionné à l'étrangeté des faits.

Théodore Flournoy, psychologue suisse, 1900

Le « paranormal », nous n'y croyons pas. Nous l'étudions.

Devise de l'Institut métapsychique international, Paris, 2011

Certaines des recherches menées par les premiers psychologues, au cours du dernier tiers du XIX^e siècle, alors que la psychologie entreprend de devenir une science autonome, pourraient sembler étranges à nos chercheurs contemporains. En effet, bon nombre de ces premiers travaux seraient, de nos jours, considérés comme relevant de la parapsychologie et certainement pas de la psychologie. Pour ne prendre qu'un exemple, le célèbre Pierre Janet, qui fut considéré comme le plus grand psychologue français pendant plusieurs décennies, commença sa carrière, en 1885, en présentant des expériences de « suggestion mentale » – phénomène hypothétique qui sera plus tard appelé « télépathie » – aux membres de la toute jeune Société de psychologie physiologique, créée la même année, probablement par Charles Richet, Théodule Ribot et Léon Marillier, bien qu'aucun document officiel ne mentionne ses fondateurs. Janet pensait avoir démontré que la « brave femme de la

campagne » qui lui servait de sujet d'expérience pouvait être hypnotisée mentalement et même à distance et qu'elle pouvait aussi obéir à des ordres suggérés mentalement par l'expérimentateur. Rappelons qu'à cette époque, l'hypnose, longtemps considérée comme une pratique de charlatans à la suite de son ancêtre, le magnétisme animal, avait été « réhabilitée » par le grand neurologue Jean-Martin Charcot.

Le magnétisme animal avait été théorisé par le médecin allemand Franz Anton Mesmer, à la fin du XVIII^e siècle. Mesmer avait pris connaissance des travaux d'un jésuite qui guérissait certaines maladies en appliquant des aimants sur le corps de ses patients et il s'aperçut, écrit-il, qu'il pouvait, comme un aimant, magnétiser tout ce qu'il touchait. Il en conclut qu'un fluide universel parcourait tous les corps, inanimés et animés (d'où le terme de magnétisme animal). Il pensait également que les maladies étaient dues à une mauvaise répartition de ce fluide et que lui, Mesmer, avait le pouvoir d'en modifier la circulation et, ainsi, de déclencher une crise convulsive salutaire, à l'issue de laquelle survenait, sinon la guérison, du moins une amélioration de l'état du malade. Mais c'est au Marquis de Puységur qu'il faut attribuer la « découverte » du « somnambulisme provoqué », expression qui, par la suite, va être plus ou moins synonyme d'hypnose. En 1784, ayant magnétisé un jeune paysan, Puységur constate qu'au lieu d'entrer en convulsions, le jeune homme s'endort profondément. Durant son sommeil magnétique, il décrit sa maladie et en indique le traitement. Il est le premier somnambule « magnétique » ou « lucide » et il inaugure une tradition. En effet, durant tout le XIX^e siècle, les somnambules magnétiques, des femmes le plus souvent, seront créditées de dons merveilleux (vision à



Cette gravure représente une séance collective de magnétisme animal à la fin du XVIII^e siècle, autour du fameux « baquet » de Mesmer. Ce baquet, censé permettre la circulation du fluide, était une cuve remplie d'eau dans laquelle on avait immergé de la limaille de fer, du verre pilé et divers objets. De son couvercle sortaient des tiges de fer munies de cordes que les malades appliquaient sur les endroits du corps dont ils souffraient. Sur la gauche, on voit une femme pâmée dans un fauteuil, probablement prise de convulsions.

travers les corps solides et vision à distance, dans l'espace et dans le temps, lecture de pensée etc.) et elles deviendront des figures familières de la culture populaire. Dans la seconde moitié du siècle apparaît une autre figure populaire, à laquelle on attribue également des dons merveilleux, celle du médium spirite, supposée servir d'intermédiaire entre les vivants et les morts grâce, en particulier, à l'écriture automatique et aux tables tournantes. Lors de certaines séances spirites, de plus, d'étranges phénomènes physiques se produisent : bruits inexplicables (raps), apports et déplacement d'objets sans contact, matérialisations etc.

Charcot s'était intéressé à l'hypnose après avoir participé aux expériences d'une commission chargée d'examiner la validité de la théorie du docteur Victor Burq, selon lequel les métaux avaient, par voie externe, une action thérapeutique sur divers troubles. La commission avait conclu à l'existence de cette « métalloscopie ». Dans la foulée de ces expériences, Charcot avait exhumé d'anciens travaux relatifs à l'action curative des aimants sur certains états pathologiques. Il entreprit donc d'utiliser les aimants et d'autres agents, métalliques ou non, pour agir sur les symptômes physiques (anesthésies, paralysies, cécité) de ses malades hystériques de l'hôpital de la Salpêtrière. Il cherchait aussi à identifier ceux de ces agents qui étaient susceptibles de déclencher ou de susciter les états et les symptômes hypnotiques car il était convaincu que seuls les hystériques étaient hypnotisables, que l'hypnose était une hystérie provoquée et qu'elle permettait d'étudier et de caractériser cette maladie. Il s'intéressait notamment à la phase somnambulique du sommeil hypnotique.

Charcot avait beau prétendre qu'il avait débarrassé l'hypnose du merveilleux attaché au magnétisme et au spiritisme,

ses expériences et celles de ses élèves et de ses disciples évoquèrent assez vite celles des anciens magnétiseurs et même des spirites. Certains médecins, par exemple, prétendaient avoir démontré que les hystériques hypnotisées étaient sensibles à des substances enfermées dans des flacons hermétiquement bouchés qu'on approchait d'elles : l'alcool, par exemple, était supposé provoquer l'ivresse, l'opium le sommeil, etc. Finalement, la voie ouverte par Charcot eut pour conséquences que, durant une vingtaine d'années, dans toute l'Europe et au-delà, de nombreux savants, parmi lesquels des psychologues, s'intéressèrent à la télépathie, à la clairvoyance, aux perceptions extra-sensorielles, etc. Ajoutons que le contexte scientifique de l'époque s'y prêtait : les récentes découvertes, comme celle des rayons X, et les nouvelles techniques, comme le téléphone, laissaient espérer que des énergies encore à découvrir pourraient permettre d'expliquer scientifiquement ces étranges phénomènes. Les premiers congrès de psychologie, entre 1889 et 1900, en témoignent : ils accueillent sans embarras apparent des communications relatives aux « recherches psychiques », comme on appelait, à l'époque, la parapsychologie. En 1889, à l'occasion du 1^{er} congrès international de psychologie qui se tint à Paris, la Société anglaise pour les recherches psychiques (SPR), fondée en 1882 principalement par les universitaires William F. Barrett, Henry Sidgwick et Frederic W. H. Myers, diligenta une gigantesque enquête internationale sur les « hallucinations télépathiques » ou « véridiques », ainsi nommées par opposition aux hallucinations provoquées par différentes substances ou par un état pathologique. L'expression désigne les apparitions que relatent des personnes saines d'esprit qui disent avoir vu

apparaître un parent ou un ami, alors qu'il était en grand danger, ou très malade, ou mourant, et ce, alors qu'ils se trouvaient loin de lui. Cette enquête concerna toute l'Europe ainsi que les États-Unis, où c'est le grand psychologue et philosophe William James qui la coordonna. Les résultats, portant sur dix-sept mille réponses mais finalement peu concluants, furent présentés à Munich en 1896, lors du 3^e congrès de psychologie.

En 1900, à Paris, le 4^e congrès fut envahi par les spirites, qui prétendaient prouver scientifiquement l'existence de l'âme et sa survivance en faisant ce qu'ils appelaient de la « psychologie expérimentale », ce qui irrita considérablement les psychologues. Ces derniers, en effet, après les errements du début, avaient très rapidement entrepris de ramener à des faits connus les phénomènes psychologiques du somnambulisme et du spiritisme, comme la télépathie, l'écriture automatique, la lucidité et les prémonitions, en les expliquant en termes de stratégies perceptives inconscientes ou subconscientes, utilisées tant par l'hypnotiseur que par l'hypnotisé. Les spirites furent exclus des congrès suivants et les psychologues, à quelques très rares exceptions près, ne s'impliquèrent plus dans les recherches psychiques, même s'ils ne s'en désintéressèrent pas totalement. En effet, les revues de psychologie recensaient parfois des ouvrages qui leur étaient encore consacrés.

En France, le médecin Charles Richet, futur prix Nobel de physiologie en 1913, avait joué un rôle fondamental dans le développement des recherches sur ce qu'il appelait « la psychologie occulte ». Déçu par le rejet de ces recherches par les psychologues, il entreprit de fonder une nouvelle science, qu'il baptisa « métapsychique », en 1905. Il s'illustra

notamment en allant photographier, à Alger, entre 1903 et 1905, la « matérialisation » d'un supposé fantôme. L'affaire, dite du « fantôme de la villa Carmen », suscita une intense controverse et, finalement, il fut avéré que Richet avait été la victime d'une mystification. Le fait que Richet, qui était un scientifique très respecté, ait été si spectaculairement berné, joua un très grand rôle dans le processus de délégitimation des sciences psychiques et dans leur exclusion définitive du domaine de la psychologie.

Grâce à Joseph Banks Rhine, botaniste de formation, qui réussit à fonder en 1934 un laboratoire de parapsychologie dans une université américaine, le terme « parapsychologie », forgé dès 1889, a maintenant supplanté les désignations précédentes, comme « recherches psychiques » ou « métapsychique ». La parapsychologie a pour objet l'étude des phénomènes paranormaux appelés également phénomènes Psi (avec un i), ainsi nommés en 1942, à partir de la lettre grecque « psi » (ψ), censée, selon le site de l'Institut métapsychique international, être un terme neutre pour désigner le « facteur inconnu » dans les expériences de parapsychologie. Mais ce choix n'est évidemment pas neutre puisqu'il contribue à renforcer la confusion entre parapsychologie et psychologie. Cette confusion est aussi entretenue par certains magazines de psychologie(s) destinés au grand public, dans lesquels psychologie et parapsychologie se côtoient allègrement.

C'est pourquoi on peut dire que, en un sens, l'étude des phénomènes Psi concerne la psychologie, au sens où l'on est concerné par ce qu'on estime susceptible de nous nuire ou de nous porter préjudice. De nos jours, « phénomènes Psi » « paranormal » ou « parapsychologie » sont des mots tabous

pour les psychologues scientifiques qui, le plus souvent, réagissent comme s'ils avaient été piqués par un frelon quand on les prononce devant eux. En effet, ils considèrent – mais ils ne sont pas les seuls – que la parapsychologie est une pseudoscience, parce que, tout d'abord, l'existence même de son objet d'étude n'est pas démontrée. Ensuite, parce que, contrairement à ce qu'elle affirme, elle n'applique pas rigoureusement la méthode scientifique, ni dans ses protocoles expérimentaux, ni dans l'interprétation des résultats. De plus, des fraudes ont été mises en évidence, tant de la part des sujets que de celle des chercheurs, ce qui, notons-le au passage, n'est pas l'apanage de la seule parapsychologie.

On peut toutefois se demander, avec un peu de malice, pourquoi les psychologues rejettent la parapsychologie avec autant de violence. Après tout, il suffirait de s'en désintéresser. Il semble que c'est ce que font, en majorité, les scientifiques d'autres disciplines, qui n'interdisent à personne de chercher à mettre en évidence des phénomènes inconnus, même s'ils sont sceptiques quant à leur réalité. On pourrait, à ce propos, rappeler que beaucoup de physiciens célèbres, tels Pierre et Marie Curie ou Arsène d'Arsonval, ont participé à des recherches sur les effets physiques du médiumnisme, sans craindre que ces incursions du côté du paranormal ne jettent le discrédit sur leur discipline. Se pourrait-il que les psychologues s'imaginent que l'accusation de pseudo scientificité portée contre la parapsychologie rejaillisse sur leurs propres travaux ? Ce serait le fait d'une discipline en quête de respectabilité, et donc bien peu assurée de ses fondements.

T HÉORIES ET MÉTHODES

« Il y a autant de psychologies que de psychologues. »

Du plus correct des psychologues de psychologie animale ou expérimentale au plus novice et mal dégrossi des psychologues manipulant les tests, les chercheurs contestent la valeur et la validité du travail des autres groupes. De plus, ils s'interrogent sur la validité du travail d'autres membres de leur propre groupe.

Edna Heidbreder, psychologue américaine, 1933

S'il est une idée sur laquelle tout le monde semble d'accord y compris les psychologues, depuis très longtemps, c'est bien celle de la diversité de la psychologie. Certains estiment que ce constat suffit à discréditer la discipline, d'autres le déplorent et proposent des solutions pour y remédier ; quelques-uns enfin s'emploient à démontrer que, sous le foisonnement apparent de ses objets, de ses méthodes, de ses théories et de ses pratiques, la psychologie, comme la République, est une et indivisible et ils cherchent à justifier que l'on s'obstine à parler de *la* psychologie, en dépit de sa multiplicité évidente.

Dès 1913, Watson affirmait que quelque chose ne « tournait pas rond » en psychologie et il doutait qu'un psychologue décrivant une simple sensation telle qu'il l'éprouvait puisse obtenir l'accord de trois autres psychologues d'écoles différentes. C'est pourquoi il proposa d'unifier la psychologie, en lui donnant à la fois un objet d'étude et un projet : prédire et contrôler le comportement.

En dépit du succès du behaviorisme, des psychologues américains éminents affirmaient encore, dans les années 1930, que l'unité était très loin d'être acquise (voir citation en exergue et encadré). Edna Heidbreder, une des rares femmes psychologues universitaires de l'époque, s'en réjouissait. Elle estimait que les différents « systèmes » de psychologie fleurissant sur le sol américain évitaient à cette « jeune science » de se contenter d'accumuler des faits car ils lui fournissaient des instruments d'interprétation et des hypothèses, toujours provisoires et destinées à être remplacées par d'autres. Elle considérait tous ces systèmes de psychologie comme des étapes dans le développement de la science psychologique.

En France, un constat similaire pouvait aisément être fait. Mais, dans la seconde moitié du XX^e siècle, les plus éminents psychologues francophones ont trouvé une plate-forme commune : en dépit de leurs divergences, ils sont tombés d'accord sur l'idée que ce qui constituait l'unité de la psychologie était son objet, la conduite. En effet, la notion de comportement, telle que Watson l'avait définie, leur semblait insuffisante car elle ne s'appliquait qu'à des phénomènes élémentaires, comme les réflexes et les instincts, et ne permettait pas d'étudier la conscience et les phénomènes plus complexes. C'est d'abord à Pierre Janet que l'on doit cette définition de l'objet de la psychologie. Selon lui, la conduite inclut l'étude de la conscience, du raisonnement, des sentiments etc.

En 1949, Daniel Lagache, philosophe, médecin et psychanalyste, reprit cette définition dans un petit livre intitulé *L'Unité de la psychologie*, qui fut la bible imposée aux étudiants pendant au moins 30 ans (sa dernière réédition date



Interrogations d'un psychologue en 1936 Une ou des psychologie(s) ?

En 1947, pour montrer que la question de l'unité de la psychologie n'est pas nouvelle, Daniel Lagache, dans sa leçon inaugurale à la Sorbonne où il venait d'être nommé professeur, cite une allocution du psychologue suisse Édouard Claparède, datant de 1936. La leçon inaugurale de Lagache fut ensuite reprise dans son ouvrage *L'Unité de la psychologie*, publié deux ans plus tard.

« Notre collègue Murchison, de la Clark University, publie tous les cinq ans des volumes de Psychologies (au pluriel !). Il y a eu les Psychologies de 1925, et il y a eu celles de 1930. Vous avez le behaviorisme, la réflexologie, la psychologie dynamique, la psychanalyse, la psychologie réactionnelle, hormique, etc. Ce sont des recueils très intéressants, mais qui prouvent surtout que notre science est encore bien arriérée ! Il n'y a pas plusieurs physiques, ni plusieurs chimies. De même, il n'y a, ou il ne devrait y avoir, qu'une seule psychologie. »
Édouard Claparède, 1936, cité par Daniel Lagache, *L'Unité de la psychologie*, 1949.



de 2002). Lagache venait d'être nommé professeur de psychologie à la Sorbonne où la psychologie de laboratoire, représentée par Henri Piéron, était toute-puissante et il voulait développer une autre psychologie, la psychologie clinique. Dans son livre, il entreprenait de montrer que la psychologie expérimentale et la psychologie clinique, bien qu'elles diffèrent par leurs méthodes, appartiennent toutes deux à la psychologie de la conduite, et qu'elles sont complémentaires. La première, « naturaliste », réduit le comportement à ses éléments, c'est une psychologie « moléculaire » qui inclut la psychologie animale et sert de base à la seconde, qui est une « science de la conduite humaine ». Elle est fondée principalement sur l'observation et l'analyse approfondie de cas individuels, normaux ou pathologiques.

La tentative de Lagache consistait à réduire la diversité, voire le foisonnement, des psychologies à une dualité et à montrer que cette dualité ne se traduisait pas en antinomie. Ses motivations étaient autant politiques que scientifiques. Il cherchait à rassurer les psychologues expérimentaux, les médecins psychiatres et les psychanalystes en leur signifiant que la nouvelle discipline n'était pas hégémonique, et n'allait pas empiéter sur leur territoire. Pour cela, il donnait en exemple le cas américain, où la psychologie clinique était déjà en plein essor, parce qu'une synthèse harmonieuse s'y était réalisée. Le pays qui avait développé de façon prodigieuse la psychométrie et l'étude du comportement n'était-il pas celui qui s'était montré le plus accueillant à la psychanalyse ? Et il concluait le petit ouvrage ainsi : « Le conflit entre psychologie expérimentale et psychologie clinique est un moment dépassé de l'histoire de la psychologie. » Nul n'est prophète en son pays, et pas non plus dans

le pays des autres, comme les événements ultérieurs l'ont montré.

Cependant, dans les deux décennies qui suivirent le manifeste de Lagache, une partie de son programme se réalisa. Les années 1950 et 1960 représentent d'ailleurs une sorte d'âge d'or pour la psychologie. Le succès de la psychanalyse accompagne en France le développement de la psychologie clinique et l'abandon d'une psychiatrie uniquement organiciste. Les recherches expérimentales intègrent de plus en plus la subjectivité. Le grand psychologue genevois Jean Piaget, dont l'œuvre se déploie depuis un quart de siècle, utilise, pour éclairer la façon dont l'enfant construit sa représentation du monde, une méthode qu'il qualifie de clinique. Comme Alfred Binet, lorsqu'il pose un problème à un enfant, il s'intéresse davantage au cheminement mental qui conduit l'enfant à la réponse qu'à la réponse elle-même. Les psychanalystes admirent ses travaux, et l'on pourrait presque croire qu'ils ont conclu une sorte de pacte avec les psychologues : on vous laisse le domaine de l'intelligence, et on prend celui de l'affectivité. Piaget s'inscrit d'ailleurs explicitement dans la tradition impulsée par Janet. Dans l'*Introduction*, qu'il cosigne avec les deux autres coordinateurs de la *Psychologie* de l'Encyclopédie de la Pléiade (parue en 1987, donc 7 ans après sa mort), il écrit que l'objet de la psychologie est, pour l'immense majorité des psychologues, l'ensemble des *conduites*. Ce qui ne l'empêche pas de constater dans le même ouvrage que les travaux des psychologues se sont multipliés dans toutes les directions.

Il n'en demeure pas moins qu'un profond clivage subsiste. Si Didier Anzieu, psychologue et psychanalyste, ne craint pas d'affirmer, au début des années 1970 que, dans de

nombreux domaines, la psychanalyse s'est mise « au service de la psychologie », les psychanalystes de toutes obédiences, mais tout spécialement les lacaniens, ne l'entendent pas de cette oreille. Pour eux, la psychologie clinique n'est qu'un abâtardissement de la théorie et de la pratique freudiennes. En 1989 paraît un ouvrage collectif, regroupant des psychologues et des psychanalystes sous la direction de Roland Gori, intitulé *L'Unité de la psychologie ?*, avec un point d'interrogation. C'est un véritable plaidoyer pour une dualité de la psychologie, et pour une scission institutionnelle. Le projet de Lagache est renié et les auteurs affirment que la clinique freudienne conduit nécessairement les psychologues à sortir du champ de l'étude objective du comportement, pour se confronter au risque de l'intersubjectivité. Dix années plus tard, dans l'autre camp, celui des expérimentalistes, le psychologue Jean-François Le Ny énonce tranquillement que « la psychologie est durablement duale », signifiant par là, comme Gori mais en tant qu'opposant résolu à la psychanalyse, qu'il y a bien eu, et qu'il y a toujours deux manières de penser et de pratiquer la psychologie.

De fait, on pourrait dire de la psychologie que, comme l'Europe, elle affiche l'unité dans la diversité, ce qui n'exclut nullement qu'un jour ou l'autre la diversité ne l'emporte sur l'unité. Et que, comme dans l'Europe, il y a ceux qui souhaitent l'unité, et ceux qui ne la souhaitent pas.

« Les psychologues étudient les hommes comme s'ils étaient des rats. »

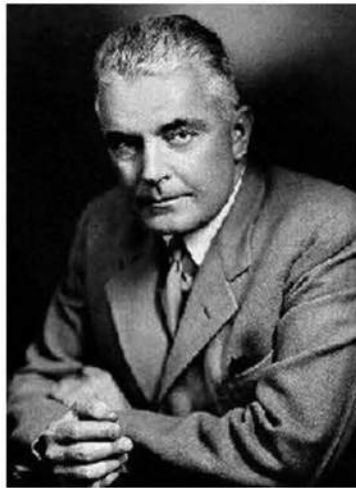
Eh bien, selon moi, tu n'as pas l'air d'un psychologue expérimental.

Dessin de Sam Gross, *The New Yorker*, 1994

En 1994, dans le *New Yorker*, un dessin humoristique montrait un petit rat dans un labyrinthe qui, s'adressant à un gros chat assis sur le côté, lui disait « Eh bien, selon **moi**, tu n'as pas l'air d'un psychologue expérimental ». Ce dessin, relativement récent, témoigne de la pérennité d'une tradition qui, depuis le début du XX^e siècle, identifie le psychologue expérimental à quelqu'un qui fait courir des rats dans des labyrinthes. Et pourtant, il y a longtemps que cette identification n'a plus de raison d'être car les recherches sur l'animal ne représentent actuellement qu'une infime fraction de l'ensemble des travaux expérimentaux en psychologie. Cette idée trouve son origine dans le behaviorisme qui, à partir des années 1910, triompha pendant plusieurs décennies, surtout aux États-Unis. Selon son principal fondateur, John B. Watson, la psychologie, pour devenir une science à l'instar des sciences de la nature, doit cesser d'étudier les états mentaux, qui ne sont pas observables objectivement, pour observer et enregistrer uniquement les réponses des sujets, en fonction des situations dans lesquelles ils sont placés, c'est-à-dire qu'elle doit étudier leur comportement (*behavior*). Lorsqu'il formula ces principes, Watson avait déjà passé 12 ans à expérimenter sur l'animal (en parti-

culier le rat blanc) en utilisant des méthodes comportementales et il proposait alors de les appliquer aux sujets humains. Il s'autorisait à le faire car il estimait, au nom de la théorie évolutionniste, qu'il y avait une continuité de la chaîne des êtres vivants et donc un certain nombre de comportements élémentaires communs à l'homme et aux animaux.

Par conséquent, on peut dire que Watson proposait de traiter les hommes comme des animaux, ce qui, ainsi énoncé, n'implique pas nécessairement de les maltraiter. Toutefois, on sait que les chercheurs n'hésitent généralement pas à nuire aux animaux de laboratoire « au nom de la science » et on peut regretter que Watson semble s'être autorisé, pour la même raison, à étendre cette absence de scrupules aux humains. La célèbre expérience dite « du petit Albert », publiée en 1920, en témoigne. L'enfant était un bébé d'environ 9 mois, qui vivait dans un hôpital parce que sa mère y était employée. Mis en présence d'un rat blanc, il n'en avait pas peur. Mais, en revanche, il avait peur du bruit provoqué par un coup de marteau frappé derrière lui sur une barre d'acier. Watson, avec Rosalie Rayner, une de ses élèves, entreprit de conditionner Albert comme le célèbre chien de Pavlov, en faisant ce bruit derrière lui, chaque fois qu'on lui montrait le rat. Les expérimentateurs répétèrent l'association rat-bruit jusqu'à ce que l'enfant commence à pleurer dès qu'on lui présentait le rat. Watson et Rayner en conclurent qu'ils avaient réussi à susciter une réponse émotionnelle de peur qui n'existait pas auparavant et dont ils pensaient qu'elle pourrait subsister chez Albert jusqu'à l'âge adulte. Là-dessus, la mère de l'enfant quitta l'hôpital avec lui, si bien qu'ils ne purent le « déconditionner » comme ils en avaient l'intention au départ...



John B. Watson



Cette image, extraite du film de Watson sur le petit Albert, montre le bébé au début de l'expérience, alors qu'il est mis en présence du rat blanc, qu'il regarde paisiblement.

Pour voir le petit film en entier :



Cette expérience est toujours citée par les partisans des thérapies comportementales. Ces thérapies, résolument behavioristes, sont centrées sur les comportements dits « non désirés », c'est-à-dire sur les symptômes. En principe, elles ne s'intéressent pas au sens de ces symptômes, pas plus qu'à l'histoire du sujet. La vitrine des thérapies comportementales est le traitement des phobies, qui consiste à exposer progressivement le patient à l'objet phobique (par exemple un rat ou une araignée), d'abord en lui en présentant une image, puis l'objet lui-même, en l'incitant à s'en approcher peu à peu, jusqu'à pouvoir le toucher. On comprend alors pourquoi l'expérience « du petit Albert » est présentée par les thérapeutes comportementaux comme l'exemple d'une phobie induite expérimentalement grâce à un conditionnement pavlovien ce qui, selon eux, prouve que Freud n'avait rien compris, qu'il n'est pas nécessaire d'analyser les rêves ou de pratiquer l'association libre pour trouver le désir refoulé à l'origine du symptôme. Il n'y aurait donc qu'à procéder à un déconditionnement pour guérir les phobies et beaucoup d'autres troubles mentaux. Depuis le milieu du XX^e siècle, le behaviorisme a été progressivement supplanté par le cognitivisme, qui s'intéresse de nouveau aux états internes des individus, mais qui utilise toujours la méthodologie behavioriste, c'est-à-dire que les expériences de laboratoire reposent sur le recueil et le traitement statistique des réponses explicites et donc enregistrables des sujets. Dans la foulée, les thérapies comportementales sont devenues cognitivo-comportementales mais elles s'appuient, en théorie sinon en pratique, sur les mêmes principes. Les adversaires de ces thérapies les qualifient de dressage et il faut bien reconnaître que ces praticiens s'intéressent toujours

fort peu à la genèse et au sens des symptômes de leurs patients. Il y a donc un fond de vérité dans cette idée reçue, puisque les méthodes comportementales sont issues d'une extension à l'homme de celles qui avaient été mises au point en psychologie animale. Mais cette idée a peut-être reçu également cette signification en raison d'autres travaux qui mettent en évidence que l'homme est capable de traiter son prochain comme un rat et donnent de l'espèce humaine une image peu rassurante.

Pour prendre un exemple, dans les années 1950 et 1960, des chercheurs en psychologie sociale ont conduit aux États-Unis des expériences qui firent, et font encore, l'objet de débats passionnés tant au sein de la communauté scientifique que du public cultivé. Elles portaient toutes sur l'influence sociale, qu'il s'agisse de l'influence d'un individu sur un groupe, ou d'un groupe sur l'individu. Plusieurs de ces chercheurs étaient des psychologues juifs allemands qui avaient fui la montée du National-Socialisme. Une question les hantait : comment comprendre l'effrayante propagation des théories hitlériennes, et après la guerre, comment rendre compte des crimes collectifs indicibles qu'elles avaient engendrés ? La plus célèbre de ces expériences est celle de Stanley Milgram, qui se déroula à l'université de Yale au début des années 1960. Elle prit place dans un contexte politique particulier : le procès du haut responsable nazi Adolf Eichmann à Jérusalem, jugé pour crimes contre l'humanité. La ligne de défense d'Eichmann était simple : « Je n'ai fait qu'exécuter les ordres », conduisant la philosophe Hannah Arendt à ses réflexions sur « la banalité du mal ».

Les sujets avaient été recrutés par voie d'annonces pour participer à une expérience de psychologie portant sur les

effets de la punition sur l'apprentissage et la mémoire. Ils étaient modestement payés (4 dollars US pour leur participation à l'expérience). Lorsqu'ils entraient dans la pièce, il y avait déjà un autre sujet, apparemment un individu ordinaire, comme eux, et l'on procédait à un tirage au sort pour savoir qui serait le professeur et qui serait l'élève. L'élève devait apprendre à mémoriser des séries de mots, et chaque fois qu'il se trompait, recevoir une décharge électrique d'intensité croissante au fil des erreurs, pour atteindre finalement 450 volts. En réalité, le tirage au sort était truqué, et le soi-disant élève était un compère des psychologues. Il ne recevait aucune décharge électrique, et simulait d'abord la douleur puis la prostration. Milgram avait soumis ce schéma expérimental à des collègues psychiatres avant de le mettre en œuvre, en leur demandant leur avis : quel était le pourcentage de sujets susceptibles d'infliger les chocs maximaux lorsqu'on leur en donnait l'ordre ? Ces derniers l'avaient estimé à 0,5 ou 1 %, ce qui correspond au pourcentage des pervers psychopathes dans la population. Les résultats furent bien différents, et terrifiants : 65 % des sujets acceptèrent d'infliger les chocs maximaux, dangereux et potentiellement mortels, et de se comporter en bourreaux parce que l'intérêt de la science l'exigeait (c'est la raison qu'on leur martelait pour qu'ils continuent). Ainsi, face à une autorité perçue comme légitime, la majorité des gens ordinaires aurait tendance à obéir et à mettre son sens critique et ses valeurs en sommeil. Milgram démontra par ailleurs que les variables de la situation jouaient un rôle important dans le comportement des « professeurs » : s'ils devaient par exemple toucher l'élève et le remettre en place sur la chaise électrique, le pourcentage de refus de continuer

augmentait significativement. Il en allait de même si l'autorité du psychologue responsable de l'expérience diminuait, remise en cause par un collègue.

Cette expérience, dont les enjeux théoriques et sociaux étaient considérables, donna lieu à de vives critiques, tant sur sa scientificité que sur ses aspects éthiques. Certes, les sujets avaient été manipulés, trompés sur les véritables objectifs des chercheurs, et traumatisés lorsqu'ils en avaient pris connaissance. Mais Milgram eut beau jeu de rétorquer que c'était le cas dans toutes les expériences de psychologie sociale : le sujet ne **doit pas** connaître le but réel de l'expérience. On imagine facilement la réaction de quelqu'un à qui l'on demanderait tout de go : « Seriez-vous prêt à torturer une personne inconnue pour faire avancer la science ? » En fait, quiconque a accepté de participer à une expérience de psychologie se met *ipso facto* dans la peau d'un sujet de laboratoire, et, même s'il tient, comme on le lui a prescrit, le rôle du professeur, il se comporte comme un élève, et ne se sent pas plus libre de mettre fin à l'expérience que celui qui est attaché sur sa chaise. La différence, c'est que lui n'est pas attaché, et qu'il peut réellement mettre fin à l'expérience s'il l'exige avec assez de fermeté (ce que fit tout de même un tiers des participants !).

Les sujets de Milgram n'étaient donc ni des rats ni des souris : ils se savaient cobayes, et l'avaient accepté pour des raisons diverses : l'argent, le plaisir de participer à une expérience, le prestige de l'université de Yale... Ils n'étaient pas non plus des pervers sadiques, même s'ils ont commis des actes que leur conscience réprouvait. On peut néanmoins s'interroger sur la fascination que cette expérience a suscitée, et sur sa vulgarisation. Elle a, en effet, été portée à l'écran

par Henri Verneuil (*I comme Icare*, avec Yves Montand) et a fait l'objet récemment d'une émission de télé réalité, supervisée par un psychologue social. Même si, depuis La Boétie (1549), nous n'avons plus grand-chose à apprendre sur la servitude volontaire, elle n'en a pas moins touché un point très sensible de nos interrogations sur notre propre soumission à l'autorité.

« On peut mesurer l'intelligence grâce à des tests. »

L'intelligence, c'est ce que mesure mon test.

Alfred Binet (1857-1911)

Voici, selon la légende, ce qu'aurait répondu le psychologue à une dame qui lui demandait, à la fin d'une de ses conférences, ce qu'était réellement l'intelligence. Binet n'a sans doute pas davantage prononcé cette boutade que Freud n'a dit, en voyant se profiler le rivage du nouveau monde : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste ! » Néanmoins, le fait qu'on leur ait attribué ces propos est significatif. Pour ce qui concerne Binet, il témoigne de la suspicion avec laquelle les contemporains ont accueilli sa tentative de mesurer l'intelligence, considérée comme une qualité psychique essentielle de l'être humain, avec son test. Car l'ambition de faire science qui était celle de la psychologie naissante implique la mise en œuvre de la mesure. Mais comment peut-on prétendre mesurer une chose que l'on ne sait pas définir autrement que par l'instrument qui la mesure ? Qu'en fut-il réellement ?

En 1884, le psychologue anglais Sir Francis Galton déclare : « Le caractère, qui modèle notre conduite, est quelque chose de défini et de durable, et, par conséquent, il est raisonnable de tenter de le mesurer. » Au même moment, le psychiatre allemand Rieger, à Würzburg, réalise une série d'épreuves destinées à dresser « l'inventaire psychologique d'un individu ». En 1890, l'américain James McKeen

Cattell nomme cette sorte d'épreuves des *mental tests*. Ces tentatives pionnières se soldent par des échecs. Les méthodes utilisées (par exemple la mesure de phénomènes comme les temps de réaction à une excitation visuelle ou sonore) ne permettent pas d'atteindre les processus supérieurs que sont l'intelligence et la personnalité. Elles ne mesurent que des capacités sensorielles ou motrices élémentaires, qui différencient peu les sujets entre eux. Or, c'est précisément la visée des premières applications de la psychologie à l'univers du travail et à celui de l'école : orienter et classer les individus du point de vue de leurs aptitudes, en particulier intellectuelles. Alfred Binet et l'aliéniste Théodore Simon, lorsqu'ils construisent leur échelle métrique de l'intelligence (entre 1905 et 1911), cherchent ainsi à relever le double défi de prouver qu'on peut mesurer scientifiquement les processus mentaux supérieurs et de répondre à un besoin social : celui de dépister et classer les enfants anormaux, incapables de suivre un cursus normal, mais susceptibles de bénéficier d'un enseignement spécialisé.

Binet, contrairement à ce que laisse entendre la boutade précitée, propose une définition de l'intelligence. Selon lui, un sujet à qui l'on pose un problème montre qu'il est intelligent tout d'abord en comprenant la nature et les données de ce problème, puis en inventant une ou plusieurs solutions propres à le résoudre sans jamais perdre de vue le but initial. Il doit donc être à la fois acteur et observateur de ce qui se passe dans son propre esprit. Jean Piaget, plus tard, notera son adhésion à cette théorie dynamique du fonctionnement mental. Binet va ainsi construire, avec Simon, une série de petites épreuves adaptées à l'âge des enfants, afin d'évaluer, selon le niveau de réussite ou d'échec du sujet

testé, son âge mental. En 1912, le psychologue allemand William Stern traduit cette notion en un chiffre, le fameux QI, quotient intellectuel, pour exprimer le décalage existant entre l'âge mental et l'âge réel, selon la formule : $QI = \text{âge mental} / \text{âge réel} \times 100$.

La trompeuse simplicité de cette notion aura des conséquences sociales redoutables. Binet, en mettant au point son test, cherchait à atteindre l'intelligence « toute nue », telle la vérité sortant du puits. Il s'aperçut cependant rapidement que les enfants des quartiers populaires de Paris réussissaient beaucoup moins bien que ceux des beaux quartiers. L'une des causes de ce phénomène tenait à ce que la plupart des items impliquaient des réponses verbales, et favorisaient ainsi les enfants disposant d'une meilleure maîtrise du langage. Les psychologues américains chercheront plus tard à pallier cette difficulté en créant des tests de performances, auxquels le sujet répond non en disant, mais en faisant quelque chose. L'autre raison, plus fondamentale, tient à la difficulté, voire à l'impossibilité de créer des situations-problèmes *culture free* ou *culture fair*, selon les termes américains, dans lesquelles n'interviennent pas des données culturelles ou sociales. Dans son dernier ouvrage, *Les Idées modernes sur les enfants*, publié juste avant sa mort en 1911, Binet en appelle d'ailleurs à la modestie et à la prudence. Tout instrument scientifique n'est qu'un instrument, qui a besoin d'être guidé par une main intelligente. La méthode de mesure qu'il a créée avec Simon « exige du tact, du doigté [...] et de plus, elle n'a rien d'automatique. On ne peut pas la comparer à une bascule de gare sur laquelle il suffit de monter pour que la machine délivre notre poids, imprimé sur un ticket ».

Quelques items de mesure de l'intelligence d'après le test de Binet/Simon

À 3 ans :

- L'enfant peut montrer son nez, sa bouche, son œil...
- Est capable de nommer « clef », « couteau »...
- Est capable d'énumérer une gravure*
- Répéter 2 chiffres
- Dire son nom de famille

À 5 ans :

- L'enfant peut faire des comparaisons esthétiques
- Compter jusqu'à 4 jetons
- Nommer les couleurs
- Distinguer matin, après-midi, soir

À 7 ans :

- Il peut décrire une gravure*
- Donner la date du jour

* Un enfant de 3 ans, selon Binet et Simon énumère ce qu'il voit sur la gravure ci-contre, par exemple : « un pépé, une mémé, un banc » ; vers 6-7 ans, il décrit la gravure : « un vieux monsieur et une vieille dame, assis sur un banc » ; ce n'est que vers 10 ans qu'il interprète l'image, donne un sens à la situation et prête aux personnages des émotions ou des sentiments : « un vieux monsieur et une vieille dame sont assis sur un banc, ils ont l'air triste, peut-être ont-ils reçu une mauvaise nouvelle ? » Binet était très attaché à cette épreuve, qui lui semblait une des plus sensibles à l'évolution intellectuelle. Selon lui, le fait qu'un enfant interprète une image éliminait tout soupçon de débilité.



DEUX DÉSESPÉRÉS. — D'APRÈS LE TABLEAU DE PERRANDEAU.

Binet et Simon ont découpé les images de leur test dans une revue de vulgarisation de l'époque, *Lecture pour tous*. Cette gravure illustre un article intitulé « Comment on fait pleurer les foules. Les secrets de l'art dramatique ».

Après la mort de Binet, l'Échelle métrique de l'intelligence connaît un « fabuleux destin » outre-Atlantique, alors qu'en France, jusqu'aux années 1950, seuls quelques pédagogues l'utilisent pour le dépistage des arriérés, et quelques assistantes sociales promues « testeuses d'enfants » à l'hôpital (il n'y a pas alors de psychologues professionnels). Les Américains Lewis Terman et Henry Goddard traduisent l'échelle et en proposent une version collective. Elle va d'abord servir à trier les immigrants. Puis, en 1917, lors de l'entrée en guerre des États-Unis, le psychologue Robert Yerkes propose ses services à l'armée. Près de deux millions de soldats seront testés. En dépit de résultats jugés contestables par les militaires, les psychologues s'en prévaudront par la suite. Standardisation, quantification, correction automatique sont les maîtres mots de la démarche des Américains, à l'inverse de ce qu'avait voulu Binet. La mesure de l'intelligence est aussi évidente pour eux que celle du poids ou de la taille, et la nature de ce qu'ils atteignent les préoccupe peu. Terman, eugéniste, rêve d'une société juste et efficace, dans laquelle chacun serait mis à sa place en fonction de son QI. Pour Goddard comme pour Terman, l'intelligence est innée, transmise héréditairement et imperméable aux influences éducatives. C'est selon eux pour cette raison que les pauvres, les étrangers et les minorités raciales réussissent moins bien que les autres aux tests d'intelligence.

Ces propos soulèvent un tollé dans la communauté scientifique, chez les anthropologues (Franz Boas, Margaret Mead, et, plus tard, Stephen Jay Gould), mais aussi chez certains psychologues qui récusent la dérive où ces collègues entraînent la discipline. Ils provoquent aussi, dans le grand public, un effet paradoxal. On peut observer un mélange de

fascination, de peur et de rejet à l'égard de ces méthodes mystérieuses, dont une des conséquences, au cours des années 1970, est une avalanche d'ouvrages de vulgarisation (*Calculez vous-même votre QI ! Entraînez-vous aux tests*). Les tests sont aussi attaqués en tant que dispositifs de classe, non scientifiques, visant à donner un fondement constitutionnaliste aux inégalités sociales. Cette querelle continue pendant tout le XX^e siècle et jusqu'à nos jours. Elle est moins virulente en France qu'aux États-Unis, car les tensions raciales y sont moins vives, et surtout, la sélection scolaire ne s'y est jamais opérée sur la base des tests d'intelligence. Néanmoins, face à une demande sociale d'évaluation des capacités mentales des enfants de plus en plus forte, 650 psychologues de l'enfance ont rappelé en 2006 que le QI n'est ni une fatalité ni un destin, et que ce n'est pas l'intelligence avec un grand I qu'il mesure mais seulement certains aspects du fonctionnement cognitif.



Les échelles de Wechsler

En 1939, le psychologue américain David Wechsler (1896-1981) publie une échelle spécifiquement consacrée à la mesure de l'intelligence de l'adulte, la WAIS (*Wechsler Adult Intelligence Scale*). Au cours de la Première Guerre mondiale, Wechsler a participé à la grande opération de sélection psychotechnique des soldats. Cette expérience l'a convaincu des imperfections des épreuves alors utilisées, toutes plus ou moins inspirées du test de Binet-Simon. La notion d'âge mental, si elle est pertinente chez l'enfant, perd tout son sens chez l'adulte. D'autre part le test de Binet, trop verbal, défavorise les sujets qui maîtrisent mal le langage académique. Wechsler abandonne donc le mode de calcul du QI basé sur l'âge mental, pour lui substituer une opération statistique qui aboutit à un rang, à un classement : comment le sujet se situe-t-il par rapport à ceux qui lui sont comparables du point de vue de l'âge, du sexe... Le QI de Wechsler correspond ainsi à la position relative du sujet dans son groupe de référence. Et, pour tenter de résoudre la seconde difficulté, il introduit, dans son test, deux types d'échelles : les échelles verbales, qui permettent de définir un QI Verbal, et les échelles de performances, qui définissent le QI Performance. Dans ces dernières, la réponse du sujet ne s'exprime plus par des paroles, mais par des actes (reconstituer un puzzle, classer des images selon un ordre logique). Le QI global correspond à la synthèse de ces deux notions. Un peu plus tard, Wechsler propose une version destinée aux enfants d'âge scolaire, le WISC (*Wechsler Intelligence Scale for Children*), et enfin une version pour les plus petits : la WPPSI (*Wechsler Preschool and Primary Scale*).

Ces échelles sont parmi les plus utilisées dans le monde, elles ont fait l'objet de nombreuses révisions (La WAIS-III date de 2000 et le WISC-IV de 2005) et les épreuves verbales ont été adaptées aux références culturelles des pays d'utilisation. Elles permettent d'évaluer le fonctionnement intellectuel de la petite enfance au grand âge (de 2 à 89 ans). Wechsler était un psychologue clinicien et il souhaitait que les psychologues fassent un usage clinique, et non seulement métrique, de ses tests. Pour lui, le QI était un indicateur, certes imparfait, du comportement adaptatif des individus, mais il était toujours influencé par des variables comme la personnalité, la motivation, et les effets de l'environnement culturel et social. Il définissait l'intelli-

gence comme « la capacité globale et complexe qu'a un individu d'agir de manière rationnelle, et d'avoir des rapports utiles avec son entourage ». Cette définition est plutôt fonctionnaliste, un schizophrène selon elle ne serait pas intelligent, mais le propos de Wechsler était finalement assez proche de celui de Binet : parvenir à une approche globale de l'activité intellectuelle, à travers des épreuves multiples et variées.

Voici quelles sont les principaux subtests de l'échelle verbale : information, compréhension, mémoire des chiffres, similitudes, raisonnement arithmétique, vocabulaire. Pour l'échelle de performance : classement d'images, complètement d'images, cubes, assemblage d'objets, codes. La passation du test est longue, de 60 à 90 minutes, mais peut être fractionnée, en fonction de l'âge ou de l'état de la personne évaluée. Sa cotation et son interprétation impliquent une bonne formation du psychologue, et n'ont rien d'automatique.

Classification des QI selon Wechsler

QI Standard	Classification	Pourcentage dans la population
130 et +	Très supérieur	2,2 %
120 à 129	Supérieur	6,7 %
110 à 119	Normal fort	16,1 %
90 à 109	Moyen	50 %
80 à 89	Moyen faible	16,1 %
70 à 79	Limite	6,7 %
69 et moins	Débile	2,2 %

« Quand on saura tout sur le cerveau,
on n'aura plus besoin de la psychologie. »

*[...] la nature n'a pas dû se donner le luxe de répéter en langage
de conscience ce que l'écorce cérébrale a déjà exprimé en termes
de mouvement atomique ou moléculaire.*

Henri Bergson, *L'Énergie spirituelle*, 1919

Cette affirmation semble résoudre, en termes contemporains, la très ancienne question des relations de l'âme et du corps. L'idée que la connaissance directe ou indirecte de l'anatomie et du fonctionnement du cerveau pourrait fournir un jour une connaissance suffisante de l'esprit ou du psychisme humain porte un nom : le matérialisme réductionniste, selon lequel l'esprit n'est que le produit de la matière. Au début du XIX^e siècle on a pu interpréter en ces termes l'affirmation du médecin et philosophe Cabanis qui, en 1802, dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, écrit que la pensée est le produit de l'activité du cerveau. Selon lui, le cerveau digère les impressions venues du monde extérieur et il « fait organiquement la sécrétion de la pensée », au même titre que l'estomac, recevant les aliments, sécrète les sucs gastriques.

La première tentative de localiser les fonctions psychologiques dans le cerveau est due au grand médecin et anatomiste autrichien Franz Joseph Gall. Autour de 1820, Gall fonde ce qu'il pense être une nouvelle science, la « physiologie intellectuelle », plus connue par la suite sous le nom de phrénologie. Il affirme que le cerveau n'est pas un organe

unitaire, mais un assemblage d'organes plus ou moins développés, chacun d'entre eux correspondant à une faculté innée, morale ou intellectuelle. Il affirme aussi que le crâne épouse la forme du cerveau. Par conséquent, une faculté exceptionnellement développée se traduira par une protubérance du crâne à l'endroit où cette faculté est localisée dans le cerveau. Il suffit donc de savoir palper les crânes pour connaître les facultés prédominantes ou, à l'inverse, peu développées, chez un individu. Par exemple, une trop grosse bosse de l'« acquisivité » peut faire de nous un voleur potentiel. On a du mal à imaginer l'incroyable succès, voire les excès, de la phrénologie jusque dans les années 1850 et il en reste encore une trace dans l'expression « avoir la bosse des maths ». Auguste Comte, dans son *Cours de philosophie positive* (1830-1842), exclut la psychologie du cercle des sciences positives en raison de sa méthode, l'observation intérieure ou introspection. Il la remplace par deux sciences, la phrénologie, qui étudie le cerveau, organe de la pensée, et la sociologie qui étudie les lois « propres aux phénomènes sociaux » car l'homme n'existe que comme être social. Par conséquent, pour Comte, la psychologie n'est que le résidu d'un moment dépassé de la marche de la pensée vers le progrès, et la physiologie (en l'occurrence la phrénologie) suffit pour étudier les « fonctions intellectuelles et morales ».

La phrénologie est certes une fausse science, mais les thèses de Gall annoncent la théorie des localisations cérébrales, qui se développera à la suite des travaux de Paul Broca : en 1861, Broca pratique l'autopsie du cerveau d'un homme décédé à l'hospice de Bicêtre, qui avait perdu l'usage de la parole. L'examen révèle une lésion du lobe frontal de l'hémisphère gauche. Broca en conclut que la lésion a affecté le siège du



69

langage articulé, produisant ce qu'on appellera ensuite une aphasie. Il a donc, pour la première fois, localisé une fonction psychologique dans le cerveau.

À la fin du XIX^e siècle, des psychologies à visées scientifiques se développent dans tous les pays industrialisés. Elles revendiquent leur légitimité en s'appuyant sur les progrès de la physiologie du système nerveux central. De nombreux traités de psychologie sont publiés qui, tous, comportent un ou plusieurs chapitres consacrés à l'anatomie et à la physiologie du système nerveux, bien que le lien entre ces chapitres et ceux qui concernent la psychologie soit le plus souvent assez difficile à établir pour le lecteur. Dès ce moment, les psychologues se posent la question des relations de la psychologie avec la physiologie nerveuse. Certains d'entre eux, tel Théodule Ribot, annoncent qu'un jour – très lointain – la psychologie sera tout entière physiologique. À l'inverse, d'autres, tel Pierre Janet, considèrent qu'il y a lieu de développer une psychologie autonome sans chercher à s'appuyer sur une physiologie incertaine. C'est également le point de vue de Freud. Cependant, la plupart des psychologues défendent le parallélisme psychophysique, qui postule qu'à tout événement psychologique correspond un événement dans le corps, sans qu'on puisse établir entre eux un lien de causalité. Ce point de vue protège donc les psychologues de tout réductionnisme puisque les phénomènes nerveux et les phénomènes psychologiques sont supposés concomitants, sans que l'on puisse dire que les uns sont la cause des autres. Il n'est donc pas davantage possible de réduire le physique au psychique que le psychique au physique. Durant la première moitié du XX^e siècle, la psychologie se développe en mettant en œuvre dans les faits cette position paralléliste :

en effet, dans tous les pays, la formation des psychologues inclut systématiquement un enseignement de psychophysiologie, plus ou moins important, à côté des enseignements de psychologie. Le contenu de ceux-ci est variable et dépend surtout de l'orientation théorique des enseignants, mais ils ne font guère, dans leur ensemble, référence à la physiologie nerveuse.

Après la Seconde Guerre mondiale, on assiste à la naissance puis à la montée en puissance des sciences cognitives qui impliquent la collaboration de plusieurs disciplines : linguistique, intelligence artificielle, anthropologie, neurosciences, philosophie et, évidemment, la branche cognitive de la psychologie. Cette psychologie, qui met en avant son rejet du behaviorisme, retourne à l'étude des processus et des états mentaux qui se rapportent à la connaissance. Elle s'intéresse, par exemple, à l'organisation interne des représentations, à la compréhension et à la production du langage, à la résolution de problèmes, à la prise de décision... C'est tout d'abord le modèle informatique qui prévaut pour elle : l'esprit est assimilé à un système de traitement de l'information et le modèle de l'esprit humain est l'ordinateur. Mais, à partir des années 1980, les progrès des neurosciences changent la donne. La parution, en 1983, de l'ouvrage de Jean-Pierre Changeux, *L'Homme neuronal*, en témoigne et marque le retour d'un réductionnisme matérialiste offensif, sous la plume de ce spécialiste reconnu en neurobiologie. En effet, Changeux ne craint pas d'affirmer que le clivage entre activités mentales et neuronales est désormais injustifié et que les états mentaux sont identiques aux activités physiologiques et physicochimiques du cerveau. Par conséquent, ce n'est plus aux psychologues d'étudier l'esprit humain, mais

aux neurologues puisqu'un état mental serait, selon certains de ces derniers, équivalent à un état du cerveau. Ces affirmations sont reçues plutôt fraîchement par les psychologues, même cognitivistes. Toutefois, au cours des années 1990, les neurosciences occupent progressivement le devant de la scène des sciences cognitives en raison de leurs progrès et d'une tendance croissante à la naturalisation des faits humains, qui a pour résultat que l'individu contemporain est assimilé à son cerveau car il est considéré davantage comme un être biologique que comme un être social. Le développement des techniques de neuro-imagerie cérébrale, qui permettent de voir le cerveau en action, fascine certains psychologues comme, par exemple, Olivier Houdé, qui proclame la naissance d'une nouvelle discipline, issue de la « nouvelle alliance » entre psychologie cognitive et imagerie cérébrale. D'autres psychologues, cependant, craignent que la psychologie cognitive ne soit absorbée par les neurosciences cognitives sans que de nouvelles connaissances soient pour autant apportées par la neuro-imagerie. De fait, sous couvert de modernité, n'assiste-t-on pas à un retour de la phrénologie et de ses dérivés : n'aurait-on pas « trouvé », grâce aux neurosciences, comme l'affirment certains enthousiastes, les régions du cerveau correspondant à l'amour romantique, à l'expérience religieuse, au pardon, à l'empathie, etc. ?

Plus sérieusement, devant cette utilisation de la neuro-imagerie, on peut se demander s'il est possible de localiser dans le cerveau des fonctions qui n'existent que dans la tête du chercheur ? En effet, c'est lui qui définit théoriquement les fonctions cognitives qu'il cherche à trouver dans le cerveau. D'autres théories pourront, par la suite, établir un catalogue différent.

La psychologie, enfin, ne se réduit pas, tant s'en faut, à la psychologie cognitive. Il n'est pas certain que le « besoin » ou plutôt la demande de psychologie s'adresse en priorité à elle, alliée ou confondue avec les neurosciences, en dépit du discours contemporain qui assimile esprit et cerveau. Cette demande concerne probablement davantage les psychothérapies et d'autres secteurs de la psychologie appliquée. Et par ailleurs, il existe beaucoup d'autres domaines de la psychologie, qui n'en ont pas moins leur scientificité propre, pour lesquels le problème du réductionnisme matérialiste ne se pose pas.

Certes, de nos jours, personne ne soutiendrait l'idée qu'il peut y avoir des processus psychologiques qui ne seraient pas accompagnés d'une modification de l'activité cérébrale, mais rien n'indique que les progrès des connaissances sur le cerveau, pourraient, même dans un avenir très éloigné, dévoiler le mystère de la pensée.

L A FORMATION ET LA PROFESSION

« La psychologie, on en a ou
on n'en a pas, pas besoin de faire
des études pour ça. »

*Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie !
[...] Ainsi, ce que j'avais cru n'être rien pour moi,
c'était tout simplement ma vie. Comme on s'ignore !*

Marcel Proust, *La Prisonnière*, 1923

Pour le sens commun, jusqu'à une période récente, le vocable psychologie ne désignait ni une discipline académique des sciences humaines, ni une profession, mais une qualité personnelle, dont on pouvait être plus ou moins doté. Avoir de la psychologie, ou être un fin psychologue, c'est posséder un talent particulier de compréhension des pensées et des sentiments d'autrui. Certains corps de métiers, les romanciers, les policiers, les médecins, les prêtres, les professeurs, les vendeurs, requièrent plus que d'autres ce talent. En manquer, au contraire, exposerait toujours à des difficultés relationnelles. L'apparition, à la fin du XIX^e siècle, d'une psychologie scientifique visant à établir les lois de fonctionnement du psychisme humain ou animal, puis, au milieu du XX^e siècle, des métiers de la psychologie, n'a guère modifié cette représentation. Elle a même pu contribuer à une caricature dont la légende serait : « ce sont les cordonniers qui sont les plus mal chaussés. » Dans leur volonté affirmée de faire science en privilégiant les méthodes du laboratoire, les psychologues auraient ainsi oublié la qualité fondamentale

d'empathie, d'ouverture à soi et à l'autre qui devrait les caractériser. On trouve ce type de critiques à la fois chez les écrivains et chez les philosophes.

L'œuvre littéraire de Marcel Proust se déploie entièrement sur le registre de la psychologie. L'écrivain connaît très bien la psychologie de son temps, celle de Ribot et de Janet, et aussi, bien sûr, la psychologie philosophique d'Henri Bergson, son cousin, qui est basée sur une forme d'introspection renouvelée : l'intuition. Pourtant, dans *La Recherche*, les apparitions des psychologues ne sont guère flatteuses : ce sont des pédants, qui demeurent myopes devant la complication des choses de la vie, des mots, des gestes, des actes. Qu'ils soient scientifiques ou philosophes, les psychologues se trompent parce qu'ils développent une psychologie plane, statique, rationnelle, qui ignore la temporalité, alors que lui, Proust, cherche à construire une psychologie dynamique, qui se déploie sur plusieurs plans, une « psychologie dans l'espace ». Il n'est pas non plus besoin des sophistications du laboratoire, car le laboratoire, c'est la vie quotidienne : le salon des Verdurin, la maison de tante Léonie, et rien n'égale « la valeur psychologique du potin ». Le cri de désespoir du narrateur devant la disparition d'Albertine (comme l'illustre la citation en exergue), signifie que la psychologie comme connaissance de soi, comme introspection, est totalement désavouée par la douleur, par les coups que réserve la vie. Le héros proustien devient psychologue dans la souffrance, la première étape de la connaissance étant la jalousie, premier cercle de l'enfer, qui a le mérite d'ouvrir les yeux de celui qu'elle frappe. Ainsi, la littérature offrirait-elle plus de connaissances d'ordre psychologique que la psychologie elle-même ?

Cette idée est reprise à la même époque, dans les années 1920, par le jeune philosophe Georges Politzer. Politzer veut promouvoir une psychologie concrète, une psychologie du « drame humain ». Il critique tout autant la psychologie bergsonienne que la psychologie scientifique, toutes deux trop éloignées de la vie réelle, ce qui n'est pas le cas de la littérature. Par ailleurs, il attend de la psychanalyse, du behaviorisme et de la Gestalttheorie qu'elles puissent donner jour à cette psychologie concrète, vivante. Selon lui, « après un demi-siècle de psychologie scientifique, la situation reste la même : les problèmes véritablement psychologiques ne sont traités que dans les romans et au théâtre. Quelle que soit la banalité de cette idée, il y a plus de psychologie dans un roman, même médiocre que dans les deux volumes du gros traité de M. Dumas ». Ses attentes seront d'ailleurs déçues (concernant un renouveau des fondements de la psychologie grâce aux doctrines citées), mais le rêve d'une psychologie qui relie la pensée et l'action, le concret et l'abstrait, qui saisisse le mouvement même de la vie, demeure vivace.

Au début des années 1950, les premiers psychologues professionnels apparaissent en France. La licence nationale existe depuis 1947. Elle s'obtient en deux années après la propédeutique, année d'orientation après le baccalauréat, dans les études littéraires, à la faculté des lettres (mis à part un certificat, celui de psychophysiologie, qui relève de la faculté des sciences). Daniel Lagache, son promoteur, a cherché à y mettre en œuvre une psychologie concrète, qu'il nomme clinique, celle que Politzer appelait de ses vœux, mais la faculté des lettres (qui ne forme alors que des professeurs dans les disciplines littéraires) ne semble pas être un

lieu propice à une formation professionnalisante, bien que Lagache s'efforce de mettre en place une politique de stages novatrice. Il estime alors que le candidat à un tel métier doit faire l'objet d'une sélection en fonction de ses aptitudes, comme tout autre travailleur. Il est souhaitable qu'il soit sympathique, qu'il ait le sens de la valeur d'autrui, qu'il fasse preuve de tact, de tolérance, de bonté et de patience, mais le professeur demeure muet sur la manière d'organiser une telle sélection, qui devrait être basée sur des tests et des entretiens cliniques, visant à explorer les motivations du candidat, à l'université. De fait, aujourd'hui, elle n'est toujours pas mise en place. Ainsi se révèle une aporie : les psychologues ont toute compétence pour évaluer et sélectionner les individus sur la base de tests, alors qu'eux-mêmes n'ont jamais fait l'objet d'une telle sélection. Il en va là d'une tradition tenace dans l'université française, qui ouvre l'accès à ses formations supérieures sur la base du baccalauréat, sans autre forme de procès. Et lorsque le successeur de Lagache, Didier Anzieu, tentera de mettre en place une telle sélection, après Mai 68, son projet de réforme des études de psychologie fera l'objet d'un tir de barrage unanime, des étudiants aux syndicats et aux praticiens de la psychologie. Anzieu affirmait que devenir psychologue exigeait un double processus, de formation intellectuelle, mais aussi d'évolution personnelle. Il proposait un allongement des études, à six ans, une augmentation des stages pratiques, et estimait que tous les étudiants qui se destinaient à la pratique clinique devraient faire une psychanalyse personnelle.

Tout ceci ne s'est pas réalisé, car il faut bien reconnaître que le projet d'Anzieu visait essentiellement la formation de psychologues cliniciens. À la place, se sont installés, dans le

cursus de psychologie, des enseignements de méthodologie statistique, de biologie, d'anglais, d'informatique, lui conférant une physionomie sensiblement différente de ce que les étudiants qui s'y précipitent avaient imaginée. Ainsi peuvent s'expliquer, du moins en partie, leur déception et le fort taux d'échec et d'abandon des premières années ; et aussi les revendications constantes des psychologues praticiens (pour les plus âgés d'entre eux, peut-être les mêmes qui, pour des raisons corporatistes, avaient rejeté le projet Anzieu) pour une meilleure formation clinique.

Ce hiatus ressenti entre la formation à l'université et la pratique clinique pourrait même s'expliquer selon eux par le fait qu'une majorité de psychologues universitaires ne connaît pas les réalités de l'exercice de la profession à laquelle ils sont chargés de former leurs étudiants.

« Les études de psychologie ne mènent à rien. »

L'engouement pour la psychologie, de bacheliers en recherche d'eux-mêmes et mal informés [...] s'oppose à l'exigence de ce métier et au marché de l'emploi français, même envisagé d'une manière prospective.

Syndicat national des psychologues, *Rapport à la Commission université-emploi du Gouvernement, 2006*

Selon le dernier recensement, qui n'est pas très récent puisqu'il date de 2006, le nombre d'étudiants inscrits en psychologie en France est d'environ 65 000 et, chaque année, les universités françaises délivrent environ 3 500 diplômes de fin d'études (M2) auxquels il faut ajouter les diplômes obtenus par les conseillers d'orientation psychologues (Copsy). Ces derniers, formés après un recrutement sur concours, sont affectés aux établissements scolaires ou aux centres d'information et d'orientation. Ils aident les élèves à s'orienter et contribuent à la mise en œuvre des conditions de la réussite scolaire. Si l'on ajoute les diplômés issus de l'enseignement privé, environ 5 000 nouveaux psychologues arrivent, bon an mal an, sur le marché du travail. Chaque année près de 20 000 nouveaux étudiants s'inscrivent et, selon un site internet destiné aux étudiants de psychologie, à l'arrivée, un sur 15 seulement serait admis à s'inscrire en 5^e et dernière année. Car il existe une sélection, mais seulement à l'entrée de cette dernière année, le Master 2. Cette sélection, destinée à limiter le nombre de diplômés

déjà trop important s'effectue sur la base des résultats obtenus en M1, voire en licence et, dans certaines universités, d'une lettre de motivation rédigée par le candidat. Si les étudiants titulaires d'un Master 1 ne sont pas admis en Master 2, ils n'obtiendront pas le titre de psychologue et ils devront, après 4 années d'études au minimum (s'ils n'ont jamais redoublé), envisager une autre orientation... Ajoutons que les étudiants en psychologie français représentent le quart des étudiants en psychologie européens et que la France forme chaque année beaucoup plus de psychologues que les autres pays d'Europe, trois fois plus que l'Allemagne, la Grande-Bretagne ou les Pays Bas, par exemple.

Il y actuellement environ 45 000 psychologues en France et les nouveaux diplômés ont beaucoup de difficultés à s'insérer dans le monde du travail. Ils grappillent des vacances dans diverses institutions et, après deux à trois ans, 40 à 45 % d'entre eux auront un emploi à temps plein.

Toutes ces statistiques sont imprécises, mais il n'est pas besoin d'une précision à quelques centaines d'étudiants près pour se dire « cherchons l'erreur ». Si on entreprend de la trouver on se rend compte assez vite que plusieurs facteurs se sont conjugués pour qu'on en soit arrivé à cette situation.

Il y a d'abord un problème général de l'université française, qui représente une exception en Europe : elle est la seule à ne pas opérer de sélection à l'entrée car, en France, le baccalauréat est, selon les textes, le premier diplôme universitaire. Une sélection drastique s'opère cependant, mais elle est insidieuse. En effet, les classes préparatoires aux Grandes Écoles recrutent sur dossier les meilleurs élèves des lycées d'enseignement général. Ceux-ci ne vont donc pas à

l'université, du moins pas tout de suite et pas toujours. D'autre part, il existe un taux très élevé d'abandon ou d'échec au cours des deux premières années d'université, si bien que 40 à 50 % seulement des inscrits en 1^{re} année se retrouvent en 3^e année. Ce constat ne concerne pas que la psychologie, mais les spécificités de la discipline ne font que l'aggraver. En effet, elle n'est pas enseignée au lycée, même si les professeurs de philosophie lui consacrent quelques cours, portant le plus souvent sur la théorie freudienne et la notion d'inconscient. Il s'ensuit que les élèves de terminale ont une idée assez vague de ce qu'est la psychologie enseignée à l'université, quoi qu'on en pense par ailleurs. Et, par conséquent, il n'y a pas de professeurs de psychologie dans l'enseignement secondaire, et donc pas de recrutement possible pour les étudiants diplômés en psychologie ce qui leur ferme l'accès au plus important des débouchés des études supérieures à l'université. De plus, le cursus de psychologie comprend une part importante de statistiques et de physiologie ou de neurosciences et beaucoup d'étudiants viennent des filières littéraires des baccalauréats généraux. Ils ont donc fréquemment des difficultés à valider ces enseignements. D'autres ont un baccalauréat technologique ou professionnel et c'est l'ensemble des enseignements qu'ils ont du mal à suivre. Selon les statistiques de l'année universitaire 2009-2010, établies par l'université de Paris Descartes (Paris V), en première année de licence le taux de réussite des étudiants provenant de bacs généraux est de 28 % pour les bacs littéraires, 39,5 % pour les bacs économiques et 65,8 % pour les bacs scientifiques, alors qu'il n'est que de 15 % pour ceux qui ont obtenu un bac technologique et de 0 % pour ceux qui possèdent un bac professionnel... Ces

taux de réussite varient quelque peu, en plus ou en moins, selon les universités, mais la tendance générale reste la même.

Beaucoup d'universités organisent une « journée d'immersion » pour les lycéens, avant qu'ils ne décident de leur orientation future. Durant cette journée, on leur donne non seulement des informations sur les enseignements et le cursus, mais on leur propose d'assister à des cours spécialement préparés pour eux, afin qu'ils se fassent une meilleure idée de ce qui les attend. Il se peut que ces journées aient des effets paradoxaux et qu'elles encouragent les lycéens à s'inscrire, au lieu de modifier l'image de la psychologie qu'ils avaient auparavant et de les amener à envisager d'autres choix plus réalistes, ce qui est pourtant leur objectif explicite. Remarquons que faire un cours destiné à décourager l'auditoire est un exercice atypique pour un enseignant. Toujours est-il que les étudiants s'inscrivent toujours en masse, même si les effectifs tendent quelque peu à diminuer ces dernières années.

Mais qui sont ces étudiants ? 80 % d'entre eux sortent du lycée et 15 à 20 % sont des adultes qui reprennent des études ou qui ont une autre profession et souhaitent se reconverter ou acquérir des compétences complémentaires (autre profession qui peut d'ailleurs être voisine et rivale : des psychothérapeutes sans diplômes universitaires veulent obtenir les « papiers » leur permettant d'exercer sans risques par exemple). La proportion des filles est 8 à 9 fois supérieure à celle des garçons, surtout au début du cursus. À certains d'entre eux, qui ne sont ni vraiment littéraires ni vraiment scientifiques, on a conseillé de s'orienter vers les sciences humaines mais à notre connaissance, il n'existe pas d'enquête

récente sur l'ensemble de leurs motivations. Il existe toutefois une enquête, certes très ancienne (1967), mais il y a quelques raisons de penser que, dans leurs grandes lignes, les principaux résultats de cette enquête ne seraient pas très différents de nos jours. Elle montrait que très peu d'étudiants (2,4 %) entreprenaient des études par appât du gain, ce en quoi ils étaient réalistes. En revanche, 50 % d'entre eux disaient vouloir acquérir une meilleure connaissance d'autrui ou d'eux-mêmes et améliorer leurs relations sociales et 13 % vouloir aider les autres. Comme l'écrivaient les auteurs de l'enquête « On ne peut faire grief à des adolescents de majorer les motivations et les intérêts humains et idéaux par rapport aux intérêts plus réalistes ». Ils concluaient que ces intérêts expliquaient que les étudiants décident très majoritairement de s'orienter vers la psychologie clinique, ce qui est toujours le cas. En effet, selon le *Panorama national des Master 2 en psychologie*, publié en 2010 par la commission pédagogique de l'AEPU (Association des enseignants-chercheurs de psychologie des universités), le nombre de places offertes en Master professionnel, pour l'ensemble des universités françaises, publiques et privées, était de 2 337 dans le champ professionnel « Santé et clinique », de 1 190 dans le champ « Social et travail » et de 593 dans le champ « Développement et éducation », soient au total 4 120 places. Notons cependant que beaucoup d'étudiants qui ne sont pas admis dans le champ professionnel « Santé et clinique » choisissent par défaut l'un des deux autres champs, quand ils le peuvent ; ces statistiques ne reflètent donc pas fidèlement ce que feraient les étudiants, s'ils étaient absolument libres de s'inscrire dans le champ professionnel de leur choix.

Actuellement, une réduction importante du nombre des étudiants en psychologie en France est jugée nécessaire par beaucoup d'enseignants et de professionnels de la psychologie. Cette idée fait aussi lentement son chemin chez les étudiants qui estiment, à juste titre, qu'il n'est pas raisonnable de les laisser s'engager dans des études longues si, lorsqu'ils auront validé 4 ans d'études, on ne leur donne pas automatiquement l'accès à l'année diplômante qui leur permettra d'exercer en tant que psychologues. De plus, un des objectifs de la politique d'harmonisation européenne des cursus et des diplômes, lancée en 1998, est de permettre à terme une reconnaissance des qualifications professionnelles dans toute l'Union européenne, ce qui a entraîné, dans un premier temps, la mise en place progressive d'un système commun, le LMD (licence, master, doctorat). Or, dans la plupart des autres pays membres de l'Union, il existe une sélection à l'entrée dans l'enseignement supérieur et, par conséquent, les psychologues y sont beaucoup moins nombreux. Si les étudiants français souhaitent être autorisés à exercer dans un autre pays membre, il faut donc que leur cursus et leur niveau de qualification soient jugés équivalents à ceux de ce pays.

Cet état des lieux des études de psychologie doit-il pour autant nous amener à conclure sans nuances qu'elles ne mènent à rien ? Ce serait aller un peu vite en besogne. D'abord, tous les étudiants ne veulent pas devenir psychologues. Il est vrai que beaucoup de jeunes gens qui ont échoué aux concours d'entrée des formations en travail social (éducateur spécialisé, assistante sociale), ou aux métiers paramédicaux (orthophoniste, psychomotricien...) décident d'entamer des études de psychologie, ce qui est



Fait-on des études de psychologie pour résoudre ses propres problèmes psychologiques ?

Il n'y a aucune donnée empirique permettant de confirmer ou d'infirmer l'idée selon laquelle les étudiants choisissent d'étudier la psychologie pour résoudre leurs problèmes psychologiques, de même qu'il n'y en a pas pour les psychiatres, régulièrement jugés aussi fous que leurs malades. Dans les universités françaises, les étudiants ne sont pas sélectionnés sur la base d'un questionnaire de personnalité, pas plus les étudiants en psychologie que les autres. Ils le sont, cependant, dans certaines écoles privées. Disons que, s'il n'y a peut-être pas davantage d'étudiants présentant des troubles psychologiques en psychologie que dans d'autres disciplines, la plupart des étudiants ne choisissent pas ce cursus par hasard ou par défaut. Mais les raisons, évidentes ou obscures, qui font que l'on s'intéresse à la psychologie, la sienne ou celle des autres, sont trop nombreuses pour que l'on puisse les subsumer sous la seule catégorie des troubles psychologiques ou même du mal-être.



une erreur, car elles sont d'un niveau plus élevé que celles qu'ils n'ont pas pu suivre. Mais, à l'inverse, certaines de ces écoles conseillent aux futurs candidats de faire une licence de psychologie avant de se présenter au concours. Ensuite certaines spécialisations offrent davantage de débouchés que d'autres, car moins d'étudiants les choisissent. L'offre de formation en psychologie clinique est très diversifiée mais elle attire la majorité des étudiants si bien que les jeunes diplômés cumulent les contrats à durée déterminée et à temps partiel et doivent attendre au moins 3 ans pour arriver à vivre (modestement) de leur métier. En revanche, le secteur de la psychologie du travail, en dépit de la concurrence de diplômés issus d'autres filières (écoles de commerce, par exemple), ou encore celui de l'ergonomie cognitive, sont un peu moins encombrés. Il existe également des spécialités récemment créées, comme la psychologie du vieillissement, aussi appelée psychologie gériatologique, car l'offre de formation en psychologie dépend aussi des changements sociétaux.

« Psychologues, psychanalystes, psychiatres, c'est pareil, ce sont des psys. »

Les psys, psychologues, psychiatres, psychothérapeutes, se cantonnent parfois à gîter dans le préfixe, faisant vaguement dans l'âme, calés dans une éthique du bien voir, scrutant la psyché au fond des yeux, comme un miroir, dans les taches d'encre, voire les astres ou les boules de cristal, en quête d'un retour d'image.

Norbert Bon, *Le Journal des psychologues*, 1990

Au cours des trois dernières décennies, le vocable psy a envahi les médias et l'espace public, sous des formes grammaticales diverses – les psys, la psy, le psy, et avec des connotations diverses : le pouvoir des psys, la psymania, le langage psy (c'est un jargon !), la guerre des psys, « touche pas à mon psy ! » etc. Que recouvre exactement ce signifiant totalisant ? Il s'agit d'une grande famille hétérogène, formée de sous-groupes souvent hostiles les uns à l'égard des autres. Bien que les membres de ces clans cherchent fermement à affirmer leurs différences, celles-ci sont souvent assez mal perçues, voire ne le sont pas du tout. Une enseignante en psychologie relatait ainsi qu'elle avait l'habitude de demander à ses étudiants, en début de formation, ce qui différenciait un psychiatre d'un psychologue, d'un psychanalyste et d'un psychothérapeute, et que bien peu nombreux étaient ceux qui répondaient correctement à une telle question. En interrogeant la formation, le statut et les pratiques de ces différents professionnels, nous allons tenter d'éclairer les enjeux et les causes de cette confusion.

Les psychiatres et les psychologues sont formés à l'université, les premiers en médecine les seconds en lettres et sciences humaines et, au terme de cette formation, obtiennent un diplôme d'État. Les psychiatres sont donc des médecins qui ont fait une longue spécialisation, représentant au moins dix années d'études. Ils peuvent prescrire des médicaments à leurs patients, en général des psychotropes, leurs actes sont remboursés par la Sécurité sociale, et, dans des circonstances régies par la loi, ils peuvent proposer ou imposer une hospitalisation dans un service de psychiatrie. Ils ont pendant longtemps été les spécialistes les plus redoutés, car associés à deux signifiants : « folie », un mal dont on ne guérit pas, et « asile », un lieu dont on ne sort pas. Depuis les années 1950, cette image s'est nuancée, et la psychiatrie, en prenant appui sur la psychanalyse et sur la psychopharmacologie, c'est-à-dire l'étude des médicaments psychotropes, neuroleptiques, antidépresseurs, s'est redéfinie comme une pratique humaniste d'accompagnement, voire de guérison, de la maladie mentale. Cependant aujourd'hui, la psychiatrie publique est en crise. À partir de faits divers tragiques, de crimes commis par des malades mentaux, une politique sécuritaire et répressive a été mise en place : retour aux chambres d'isolement, et systématisation des soins sous contrainte. Quant aux psychiatres eux-mêmes, la référence à la psychanalyse a pratiquement disparu de leur formation au profit des neurosciences et des classifications des troubles mentaux venues des États-Unis, comme les versions successives du fameux DSM (*Diagnostic and Statistical Manual for Mental Disorders*), manuel établi par l'Association américaine de psychiatrie dans le but de standardiser les diagnostics. Il fait l'objet de nombreuses polémiques, du fait de son caractère

systematique et de la médicalisation excessive de certains troubles comportementaux qu'il peut provoquer.

Les psychologues sont formés à la faculté des lettres et sciences humaines selon le schéma standard LMD, c'est-à-dire licence (3 années), master (2 années) et doctorat (en principe 3 années). Le diplôme et le titre de psychologue s'obtiennent au terme du master professionnel, le doctorat étant réservé à ceux qui se destinent aux carrières de la recherche et de l'enseignement supérieur. Contrairement à ce qui se passe dans les études de médecine, il n'y a pas de *numerus clausus* en première année, la sélection est donc reportée au niveau du master, mais elle est tout aussi drastique. Les études de psychologie attirent beaucoup de jeunes gens, mais le nombre de postes disponibles est très insuffisant par rapport à celui des étudiants formés. La diversité des champs théoriques influence les enseignements dispensés : dans certaines universités, les approches cognitives ou neuropsychologiques sont privilégiées, dans d'autres, plus rares, ce sont les approches cliniques et psychanalytiques. Or, la plupart des jeunes gens qui s'engagent dans ces études sont attirés par la clinique, et ignorent les orientations théoriques propres à l'université qu'ils ont choisie. Une fois diplômés, ils peuvent s'orienter vers l'un des trois principaux domaines d'application suivants : la santé, l'éducation et le travail, et y remplir des missions variées (voir encadré ci-après).

Les psychanalystes et les psychothérapeutes se forment dans des instituts privés, et ces formations ne sont pas sanctionnées par un diplôme d'État. D'ailleurs, le public de ces instituts est déjà souvent diplômé et professionnalisé. Il s'agit en général de médecins, de psychologues, de professionnels de la santé mentale ou de travailleurs sociaux. Il

**Extrait du code de déontologie
des psychologues de 1996**

Article 3

La mission fondamentale du psychologue est de faire connaître, reconnaître et respecter la personne dans sa dimension psychique. Son activité porte sur la composante psychique des individus, considérés isolément ou collectivement.

Article 4

Le psychologue peut exercer différentes fonctions, à titre libéral, salarié, ou d'agent public. Il peut remplir différentes missions qu'il distingue, et fait distinguer, comme le conseil, l'enseignement de la psychologie, l'évaluation, l'expertise, la formation, la psychothérapie, la recherche, etc. Ces missions peuvent s'exercer dans divers secteurs professionnels.



existe bien un master de psychanalyse à l'université de Paris VIII, dont le directeur est Jacques-Alain Miller, gendre de Jacques Lacan, mais il s'agit d'un master de recherche. Dans la brochure de présentation de la formation, on peut lire : « Il n'existe nulle part au monde de diplôme de psychanalyse. Non par inadvertance, mais pour des raisons qui tiennent à ce qu'est la psychanalyse. » L'idée ainsi énoncée est que cette pratique singulière ne saurait s'enseigner ni à l'université, ni dans une école professionnelle. Les modalités de sa formation sont cependant très claires. Pour devenir psychanalyste, il faut avant tout entreprendre une analyse personnelle puis commencer des cures de patients sous supervision, et posséder une solide formation théorique. Pourquoi faut-il nécessairement avoir été soi-même analysé et pourquoi une connaissance de la théorie et de la technique psychanalytiques ne suffit-elle pas ? En 1912, Freud apporte des éléments de réponse à cette question : la « règle fondamentale » de la psychanalyse impose à l'analysant de dire tout ce qui lui vient à l'esprit, y compris ce qu'il juge sans importance ou ce qu'il préférerait taire. Il faut par conséquent que l'analyste puisse entendre et interpréter ce que dit l'analysant sans exercer lui-même sa propre censure. Pour cela, écrit Freud, il ne suffit pas que le psychanalyste soit à peu près normal mais il doit « avoir pris connaissance de ceux de ses propres complexes qui risqueraient de gêner sa compréhension des propos de l'analysé » car tout refoulement non liquidé constitue un point aveugle dans « ses facultés de perception analytique ».

Au terme de ce parcours du combattant, qui dure plus d'une dizaine d'années, on devient membre de l'association psychanalytique au sein de laquelle on a fait sa formation.

En France, il y a deux grandes familles de psychanalystes : ceux que l'on nomme les orthodoxes, qui sont membres de l'Association internationale de psychanalyse, et les élèves de Lacan, dispersés dans une multitude d'associations. Les lacaniens se distinguent de leurs collègues orthodoxes par la technique particulière introduite par Lacan des séances à durée variable (ou scansion), et par l'importance accordée au langage comme mode de structuration de l'inconscient. Tous cependant se réclament de Freud.

Le système de formation des psychothérapeutes est assez proche de celui des psychanalystes, sur lequel il a d'ailleurs été calqué. Ils partagent la conviction que leur exercice implique une formation spécifique, basée sur un travail approfondi sur soi-même, et que cette exigence modèle si profondément leur identité professionnelle qu'elle gomme, en quelque sorte, leur formation initiale. Mais à l'inverse des freudiens, ils ne se réclament pas d'une seule doctrine, et d'une seule méthode, et l'on observe dans ce champ un véritable foisonnement de techniques, parfois issues de théories connues, et parfois tout à fait fantaisistes. C'est la raison pour laquelle il a été jugé nécessaire de mettre de l'ordre dans cette auberge espagnole, en légiférant sur le titre de psychothérapeute (la loi a été votée en 2004 mais les décrets d'application n'ont été promulgués qu'en 2010...). Ne pourront dorénavant s'en prévaloir que des personnes titulaires de certains diplômes : doctorat en médecine, master ayant pour mention ou spécialité la psychologie ou la psychanalyse, et ayant validé une formation en psychopathologie clinique complémentaire assortie de stages. Remarquons au passage qu'il n'existe pas, à l'heure actuelle, de master professionnel en psychanalyse en France. Les psychiatres seront

dispensés de cette formation, ce qui n'est pas évident, car, s'ils connaissent bien la nosographie psychiatrique, ils n'ont pas reçu, au cours de leurs études, de formation spécifique à l'écoute et à l'entretien clinique, qui sont la base même de l'acte psychothérapeutique. Les psychologues cliniciens devront en effectuer 150 heures, les psychanalystes 200 heures, et ceux qui n'appartiennent à aucune de ces professions, 400 heures, ainsi qu'un stage de cinq mois minimum. Les psychothérapeutes « ni-ni-ni » (ni médecins, ni psychologues, ni psychanalystes) s'estiment tout à fait lésés par cette exigence, arguant du fait que dans leurs écoles privées ils sont bien mieux entraînés à l'entretien clinique et thérapeutique que les universitaires. Néanmoins, leurs représentants n'ont pas manqué de souligner qu'ils pourront continuer à exercer la psychothérapie sous d'autres noms (psychopraticien, psychoconseiller ou coach...) et ainsi contourner la loi en toute légalité.

Voici donc quelles sont les principales composantes du « peuple psy ». Dans ces Balkans, les élites, les nantis, qui seraient détenteurs du savoir et du pouvoir (les psychiatres, les psychanalystes, les psychologues universitaires) ont un mépris certain pour les psychologues praticiens et pour les psychothérapeutes « ni-ni-ni ». Il leur arrive néanmoins de s'unir pour défendre l'essentiel de leur pratique, sa dimension humaniste. L'« Appel des appels », par exemple, lancé par le psychologue et psychanalyste Roland Gori en décembre 2008, réunit les professionnels de la santé, de la justice, de l'éducation et du travail social pour protester contre les conséquences sociales des récentes réformes, comme par exemple le recours à la répression plutôt qu'à la prévention ou la rééducation dans le cas de la délinquance juvénile, et

lutter contre la réduction de la médecine et du soin psychique à une simple maintenance hygiénico-sociale.

Cependant, si la plupart des gens ne distinguent pas clairement ce qui différencie les professionnels de la Psy, ces derniers tiennent au contraire énormément, chacun dans leur domaine, à affirmer leur spécificité, pour des raisons à la fois techniques et corporatistes.

« Beaucoup de gens font de la psychologie sans être psychologues. »

Psychologue : nom singulier invariant en genre.

*Personne qui a, ou qui se targue d'avoir,
une connaissance de l'âme humaine.*

*Spécialiste en psychologie, scientifique qui étudie
les faits psychiques, les faits relatifs à l'esprit, à la pensée.*

Dictionnaire en ligne *Reverso*

En mai 1990, le *Journal des psychologues* proclame en gros titre : « Qui est psychologue ? La loi le dit maintenant. » En effet, à ce moment les décrets d'application de la loi du 25 juillet 1985 sur le titre de psychologue viennent enfin de paraître. Il en aura fallu du temps pour définir ce qu'est un psychologue et faire le tri entre ceux qui le sont et ceux qui ne le sont pas ! Presque un demi-siècle, puisque la licence nationale de psychologie a été créée en France en 1947, amorçant alors le processus de professionnalisation. Avant 1990, quiconque voulait se faire appeler psychologue pouvait, en toute légalité, recourir à ce titre. Cependant, protéger un titre n'implique pas automatiquement, comme nous allons le voir, de protéger un exercice. Cette idée reçue repose donc sur un socle de vérité : beaucoup de gens font de la psychologie qui ne sont pas des psychologues, et ce, depuis longtemps, et dans tous les aspects de la vie sociale. Nous allons l'observer principalement dans un domaine : celui de la psychologie appliquée au travail, mais on pourrait tout aussi bien l'observer dans plusieurs autres, dont celui de la santé mentale ou de l'éducation.

La plupart des psychologues qui se revendiquent comme scientifiques tiennent beaucoup à ce qu'on distingue la psychologie « fondamentale », celle qu'ils promeuvent, qui recourt exclusivement à la méthode expérimentale et obéit strictement aux impératifs de vérification des données ainsi produites, de la psychologie appliquée, bien moins égale en dignité. Dès le début du XX^e siècle, aux États-Unis, certains d'entre-eux dénoncent « l'invasion des barbares ». Les barbares ainsi désignés sont des patrons de l'industrie et du commerce, des ingénieurs, des publicistes, qui viennent assiéger les psychologues dans leurs laboratoires, où ils étaient supposés travailler jusqu'alors dans un calme parfait, pour leur acheter leurs découvertes. Et ce phénomène existe parce que certains de leurs collègues peu scrupuleux n'ont pas hésité à se transformer en vendeurs (*marketers*) et à pratiquer le démarchage en vantant les mérites et les prodigieuses découvertes de leur nouvelle science. Qu'avaient-ils à vendre ? Ce qu'on a alors nommé la psychotechnique, c'est-à-dire des moyens de sélectionner les travailleurs, d'orienter les apprentis grâce aux tests d'aptitudes et de QI, de connaître leur caractère, leurs motivations par des questionnaires de personnalité ou des tests projectifs, et de pouvoir contrôler « le facteur humain » dans l'entreprise. Ainsi a-t-on pu affirmer que la psychotechnique est fille de la société industrielle et de l'essor du capitalisme. Dès ce moment s'opère une dissociation entre la psychologie comme savoir sur l'homme et comme pratique d'« ingénierie humaine » qui perdure aujourd'hui. Et il est patent que les entreprises vont recruter beaucoup plus d'ingénieurs, d'experts en efficience et de consultants pour développer cette psychologie appliquée, semi-scientifique et vulgarisatrice, que de psychologues.

La plupart des psychologues qui se revendiquent comme scientifiques tiennent beaucoup à ce qu'on distingue la psychologie « fondamentale », celle qu'ils promeuvent, qui recourt exclusivement à la méthode expérimentale et obéit strictement aux impératifs de vérification des données ainsi produites, de la psychologie appliquée, bien moins égale en dignité. Dès le début du XX^e siècle, aux États-Unis, certains d'entre-eux dénoncent « l'invasion des barbares ». Les barbares ainsi désignés sont des patrons de l'industrie et du commerce, des ingénieurs, des publicistes, qui viennent assiéger les psychologues dans leurs laboratoires, où ils étaient supposés travailler jusqu'alors dans un calme parfait, pour leur acheter leurs découvertes. Et ce phénomène existe parce que certains de leurs collègues peu scrupuleux n'ont pas hésité à se transformer en vendeurs (*marketers*) et à pratiquer le démarchage en vantant les mérites et les prodigieuses découvertes de leur nouvelle science. Qu'avaient-ils à vendre ? Ce qu'on a alors nommé la psychotechnique, c'est-à-dire des moyens de sélectionner les travailleurs, d'orienter les apprentis grâce aux tests d'aptitudes et de QI, de connaître leur caractère, leurs motivations par des questionnaires de personnalité ou des tests projectifs, et de pouvoir contrôler « le facteur humain » dans l'entreprise. Ainsi a-t-on pu affirmer que la psychotechnique est fille de la société industrielle et de l'essor du capitalisme. Dès ce moment s'opère une dissociation entre la psychologie comme savoir sur l'homme et comme pratique d'« ingénierie humaine » qui perdure aujourd'hui. Et il est patent que les entreprises vont recruter beaucoup plus d'ingénieurs, d'experts en efficience et de consultants pour développer cette psychologie appliquée, semi-scientifique et vulgarisatrice, que de psychologues.

Ce déploiement anarchique et mal contrôlé de pratiques va contraindre les psychologues, au milieu du XX^e siècle, au moment où ils cherchent à s'affirmer en tant que profession, à penser leur rapport à la sphère politique et à définir les dimensions éthiques de leur exercice. Le premier code de déontologie des psychologues date, en France, de 1961. Dans son préambule, on peut lire : « Les applications pratiques de la psychologie se multiplient. Le temps s'éloigne où la qualité de psychologue désignait simplement ceux qui possèdent une connaissance fine et nuancée de leurs semblables. » Au moment même où les psychologues prennent conscience de leur pouvoir, ils en découvrent les limites et les dangers. Cette préoccupation est largement alimentée par la connaissance de ce qui s'est passé aux États-Unis : le champ d'action du psychologue industriel s'y est considérablement élargi, des domaines traditionnels de l'orientation et de la sélection professionnelle à ceux de la motivation, du moral, de l'attitude face au travail, voire de « l'étude psychologique des conflits industriels », c'est-à-dire des grèves. À la Libération, les psychologues français qui, grâce au plan Marshall, ont pu admirer les nouveaux modes de gestion des entreprises liés à la prise en compte des relations humaines, ont aussi compris, du moins certains d'entre eux, qu'il n'y avait là ni humanisme, ni philanthropie. Un patron américain, plus cynique que les autres ne leur a-t-il pas déclaré : « la psychosociologie a démontré que les hommes produisaient mieux lorsqu'ils étaient heureux. Mais si l'expérience prouvait qu'ils produisent mieux lorsqu'ils sont furieux, nous nous efforcerions de les rendre furieux en permanence. » Ceci a inspiré les premières réflexions des psychologues français relativement à l'éthique professionnelle. Elles s'organisent autour de deux questions :

le psychologue a-t-il le droit d'utiliser toutes les méthodes ?
A-t-il le droit d'aborder tous les sujets ?

La première les renvoie à la nécessité de distinguer les méthodes scientifiques des méthodes charlatanesques. Ils estiment que les charlatans font beaucoup de tort aux psychologues sérieux, mais qu'il ne suffit pas de les dénoncer pour les faire disparaître. Seul un statut professionnel et sa réglementation le permettraient. Par ailleurs, ils reconnaissent que distinguer ce qui est scientifique de ce qui ne l'est pas et le faire savoir n'est pas une tâche aisée, surtout lorsqu'il s'agit, non plus d'expérimentations en laboratoire, mais de pratiques sociales.

La seconde question est encore plus épineuse. Elle concerne l'indépendance professionnelle du praticien vis-à-vis de son employeur, et le secret professionnel : qui le paie, et pour quoi faire ? Ceci n'a plus rien à voir avec une conception strictement scientifique de la place et du rôle du psychologue dans la société, mais avec un dilemme politique, qui implique des choix de valeurs. Il y a bien un conflit entre ceux qui estiment que l'organisation de la société est bonne, qu'il faut agir sur le psychisme des individus pour qu'ils s'y adaptent (conception fonctionnaliste américaine), et qui voient en tout révolutionnaire un névrosé, et ceux qui pensent que cette organisation est mauvaise, qu'il faut la changer. Entre les deux, existe une position médiane, réformiste, qui est celle de beaucoup de psychosociologues ; ils pensent qu'il faut agir simultanément sur les hommes et sur les structures, pour parvenir à un authentique changement. Les événements de Mai 68 radicalisent ces interrogations. Les psychologues y sont accusés d'être « les chiens de garde du système », des idéologues adeptes d'une pseudoscience. Ces critiques,

excessives, pointent une certaine réalité : l'impressionnant développement d'une psychologie sociale appliquée au travail, dont atteste l'émergence de nouveaux termes : management, ressources humaines et, à partir des années 1980, *outplacement*, *empowerment*, coaching professionnel...

L'obtention du titre de psychologue et la rédaction d'un nouveau code de déontologie, en 1996, n'ont pas changé grand-chose à cet état de fait. Ce code n'a pas de valeur juridique, ce qui fait que les praticiens ne sont pas protégés s'ils font jouer la clause de conscience et refusent une directive qui leur semble inacceptable. Certains professionnels sont d'ailleurs tentés par le recours à un ordre, sur le modèle médical, qui leur assurerait une vraie protection. D'autres refusent cette idée à cause des relents corporatistes qu'elle véhicule. Il semble aujourd'hui que la croissance du nombre de psychologues diplômés ait produit des phénomènes de concurrence, de déclassement et de dévaluation du titre. La faible clôture sociale qui caractérise ce marché professionnel a pour effet que les psychologues praticiens ne peuvent revendiquer aucun monopole d'exercice professionnel, à quelques exceptions près, telle la passation de certains tests (le Rorschach par exemple). Il faut bien reconnaître que les psychologues se sont placés eux-mêmes dans une posture contradictoire : ils ont toujours refusé d'être identifiés à des « testeurs » alors que les établissements qui fabriquent et commercialisent les épreuves psychotechniques étaient censés ne les vendre qu'à des psychologues dûment formés. Finalement, beaucoup d'autres professionnels (consultants, ingénieurs, spécialistes des ressources humaines) ont pu s'en emparer. D'ailleurs, les tests les plus utilisés pour la sélection professionnelle en entreprise, par exemple le MBTI, Myers

Briggs Type Indicator, inventaire de personnalité inspiré de la typologie jungienne, ne sont souvent pas enseignés à l'université car ils coûtent trop cher. Les jeunes psychologues, confrontés à un taux de chômage relativement important compte tenu de leur niveau de formation, sont parfois conduits à accepter toutes sortes de demandes sociales dont ils savent que d'autres professionnels, non formés à la psychologie, se saisiront au nom même de la psychologie.

Les techniques mises au point par les psychologues, tout spécialement les tests, ont suscité d'emblée des convoitises. Un clivage est apparu au sein de la profession entre ceux qui voulaient contrôler leur utilisation, au nom de la science et au nom de l'éthique, et ceux qui étaient prêts à les mettre au service d'intérêts commerciaux. Ce clivage persiste encore et les tentatives de réglementation de la profession n'ont pas permis de le réduire.



Le MBTI : une *Success Story* dans l'entreprise

L'indicateur de types psychologiques de Myers-Briggs, plus connu sous son acronyme MBTI, est, selon ses diffuseurs, « le plus utilisé de tous les questionnaires de personnalité dans le monde. » Plus de trois millions et demi de feuilles de réponses sont vendues par an, il est traduit en 33 langues (il existe deux versions en français : une pour la France, l'autre pour le Canada). Créé il y a une quarantaine d'années par deux psychologues américaines, Isabel Myers-Briggs (1897-1979) et sa mère, Katharine C. Briggs (1875-1968), c'est un instrument psychométrique qui prétend mesurer la personnalité à partir d'une typologie élaborée par Carl Gustav Jung.

Jung en effet est le premier psychologue à avoir construit un test de personnalité, le « test des mots inducteurs », en 1906 : on présente à un sujet une suite de termes, et, pour chacun, il doit associer le premier mot qui lui vient à l'esprit. Jung réalisait ainsi une sorte de situation de psychanalyse expérimentale à partir d'associations non pas libres, mais provoquées, méthode qui ne plut guère à Freud. Mais c'est huit ans après sa rupture avec Freud, en 1921, qu'il publia ses *Types psychologiques*, qui sont le substrat théorique du MBTI. Comme beaucoup de psychiatres de son époque, Eugen Bleuler, Ernst Kretschmer, Hermann Rorschach, Jung établissait un lien d'homologie entre les entités cliniques et les types psychologiques de l'extraverti et de l'introverti : l'extraverti tire essentiellement son énergie du monde extérieur et l'introverti de son monde intérieur. L'hystérie serait une forme extrême de l'extraversion, et la schizophrénie, de l'introversion. À ces deux notions fondamentales de la psyché, présentes chez chacun à des degrés variables, Jung ajouta quatre fonctions, réparties en deux couples opposés : les deux fonctions, rationnelles, de la pensée et du sentiment, et celles, irrationnelles, de la sensation et de l'intuition. Jung construisit ainsi un système de huit types psychologiques, quatre introvertis, et quatre extravertis. Dans le MBTI, un autre couple de fonctions a été ajouté : la perception et le jugement, qui correspondent au mode d'action privilégié du sujet. Ceci permet de repérer 16 types de personnalité (par exemple, les rationnels, qui sont intuitifs et penseurs, peuvent se décliner en inventeur, architecte, etc. les idéalistes, intuitifs et sentimentaux en champion, guérisseur, professeur...).

Quels sont les usages de cet inventaire ? Selon la brochure de présentation du test, il aide les personnes à se connaître et à s'épanouir, il contribue au développement des capacités à diriger, à la construction et à la progression des équipes, à l'amélioration de la communication et à la capacité de changement au sein des organisations. Il est aussi utile en orientation scolaire et professionnelle. Au vu de telles supposées possibilités, on comprend l'engouement dont il fait l'objet dans l'univers du management et de la gestion des ressources humaines. Ce succès tient aussi à l'intérêt réel des utilisateurs, ceux qui le passent, et ceux qui l'interprètent : la simplicité apparente de la typologie la rend abordable à tous ceux qui souhaitent mieux se comprendre, et mieux comprendre autrui.

Mais on peut aussi proposer une autre analyse de ce phénomène, en s'appuyant sur celle des sociologues Luc Boltanski et Eve Chiapello dans *Le Nouvel esprit du capitalisme* (1999). Les piliers de cette nouvelle organisation du travail ne sont plus la technologie et le savoir-faire, mais les individus, leur « savoir-être » et leur « savoir-vivre ensemble ». Le cadre devient un manager, un coach, mobilisant chacun de ses salariés dans des structures légères et horizontales, la carrière se déroule comme une succession de projets, et l'intuition créatrice est réhabilitée. Le salarié se doit d'être mobile, enthousiaste, flexible, disponible. Les compétences relationnelles sont aussi essentielles que les compétences techniques. On sait maintenant la pression psychologique constante que ce « nouvel esprit » produit sur les cadres comme sur les employés, et l'on comprend mieux le recours à un instrument qui semble répondre au besoin croissant de se rassurer sur son identité et sa place sociale.

Une telle approche de la personnalité ne suggère pas qu'*a priori*, tel type devrait mieux réussir que tel autre dans telle ou telle fonction (les extravertis dans le marketing, les intuitifs dans l'innovation), et aucune personne n'est réductible à un type. Mais les intervenants l'oublient souvent. Et d'ailleurs, qui sont-ils ? Pour pouvoir faire passer le MBTI, il faut avoir suivi une formation qualifiante, aboutissant à une certification. Cette formation est délivrée, en France, par la société internationale de psychométrie détentrice des droits du MBTI pour l'Europe. Elle est chère : plusieurs milliers d'euros pour une formation de 5 jours (niveau I), mais surtout, au grand dam des psychologues, elle est dispensée, sans trop d'exigence, à d'autres professionnels que les psychologues ; et cette fameuse formation, si

elle donne des garanties sur le plan technique, n'en donne pas sur celui des attitudes cliniques et déontologiques, ni sur celui des connaissances approfondies en psychologie pourtant indispensables au maniement de tels instruments. Car, comme l'avait déjà souligné Jung, la trompeuse simplicité des typologies cache en fait des éléments d'une complexité redoutable pour qui cherche à comprendre le développement de la personnalité et le processus d'individuation.



USAGES SOCIAUX ET IMAGES DE LA PSYCHOLOGIE

« La psychologie aide à se sentir mieux moralement et physiquement. »

Mieux vivre sa vie.

Sous-titre de *Psychologies magazine*

Au premier abord, cette idée pourrait être comprise comme la bonne réponse à la question : à quoi servent les applications pratiques de la psychologie ? Évidemment, il s'agit plus particulièrement de celles qui concernent la souffrance psychique ainsi que certains troubles somatiques, qui ont une origine psychologique. Une de ces applications, issue de la médecine, porte un nom : la psychothérapie. Elle est née en même temps que la psychologie moderne puisque le vocable *psychotherapeutics* a été forgé en 1886 par le médecin anglais Daniel Hack Tuke pour désigner l'action thérapeutique que l'esprit du patient peut exercer sur son corps grâce à l'influence du médecin. Cette dénomination est devenue courante à la fin du XX^e siècle pour désigner plus particulièrement le traitement par la suggestion hypnotique, de divers symptômes, tant psychiques que somatiques. Ensuite, au cours de la première moitié du XX^e siècle, la psychanalyse, d'abord uniquement pratiquée par les médecins, remplace ou intègre la psychothérapie. De son côté, la psychologie universitaire se développe, mais ses applications ne se trouvent pas dans le champ de la santé mentale ; elles concernent principalement le travail ou la sélection professionnelle et elles sont pratiquées par des psychotechniciens dont les méthodes sont issues de la psychologie expérimentale.

En France, c'est seulement après la Seconde Guerre mondiale qu'est créée une formation universitaire en psychologie qui ouvre potentiellement une voie à la professionnalisation dans le secteur hospitalier. En effet, durant la guerre, Daniel Lagache avait défendu le principe d'un nouveau domaine de la psychologie, la psychologie clinique, qu'il entreprit de créer après la guerre. Il s'agit, selon ses propres termes d'une psychologie « humaniste », qui étudie l'être humain « concret et complet ». Elle est basée sur l'étude approfondie des cas individuels et ses buts pratiques sont « conseiller, guérir, éduquer » car le psychologue praticien a vocation à être consulté par des êtres humains confrontés à des « situations-problèmes », qu'ils présentent ou non des troubles mentaux. Lagache était lui-même dans une situation-problème puisque la licence de psychologie avait été créée en 1947 et il devait trouver des débouchés professionnels pour les étudiants, sans mécontenter les psychiatres qui voyaient d'un mauvais œil ces concurrents potentiels. C'est pourquoi il affirmait que l'approche du psychologue clinicien concernait des secteurs de la conduite humaine qui ne relevaient pas nécessairement du psychiatre. Il n'empêche que la psychologie clinique forme des praticiens qui sont, à tout le moins, censés intervenir efficacement dans un champ qui a pris une grande importance dans le discours contemporain, celui de la santé mentale et de la souffrance psychique. D'autres secteurs de la psychologie ne sont pas supposés, sinon de manière très indirecte, avoir une efficacité de cette nature. La psychologie de laboratoire, par exemple, étudie des fonctions comme la mémoire, la perception, le langage, etc. et ne se prononce généralement pas sur les applications pratiques potentielles de ses découvertes,

s'il y en a. La psychologie du travail, si elle se pose le problème du mieux-être du travailleur, c'est le plus souvent pour améliorer le fonctionnement et donc la productivité de l'entreprise. On ne peut pas vraiment dire que ces secteurs de la psychologie « aident à se sentir mieux ».

La psychologie clinique rencontra un succès immédiat et elle attire encore à présent, avec la psychopathologie, la grande majorité des étudiants. Dès l'origine, la psychanalyse y a occupé une place centrale et beaucoup d'étudiants, pendant ou après leurs études, faisaient une analyse et acquerraient une formation dans une société psychanalytique. Toutefois, dans les hôpitaux, ou dans d'autres institutions, les psychologues cliniciens furent longtemps considérés par les psychiatres comme des auxiliaires médicaux, qui devaient contribuer au diagnostic en faisant passer des tests et qui, n'étant pas médecins, n'avaient pas le droit de faire des psychothérapies. Quand, à partir de 1970, l'exercice de la psychothérapie par les psychologues a été admis, il était le plus souvent d'inspiration psychanalytique. Peut-on pour autant dire que ces psychologues ont pour objectif d'aider ceux qui les consultent à se « sentir mieux » ? Il n'est pas du tout certain qu'ils décriraient les effets de leur pratique en ces termes. En effet, contrairement à la psychanalyse américaine, la psychanalyse française, par tradition, n'a pour but proclamé ni la poursuite du bonheur ni même le mieux-être de l'analysant. Elle reprend plutôt à son compte l'objectif que Freud, avec un pessimisme teinté d'humour, lui avait assigné, à savoir transformer la misère névrotique en un malheur ordinaire. De plus, la scène psychanalytique et intellectuelle française a été longtemps, bon gré mal gré, influencée par Jacques Lacan, qui a mis en avant l'idée de

Freud selon laquelle, en psychanalyse, la guérison advient « de surcroît ». On a beaucoup glosé sur cette phrase, dont on pourrait croire qu'elle signifie que la guérison n'est pas l'objectif premier du psychanalyste. Il existe une interprétation plus complexe, selon laquelle la psychanalyse doit faire advenir une certaine vérité du sujet et certaines transformations psychiques, dont on attend secondairement des effets bénéfiques. Ceux-ci peuvent d'ailleurs n'être pas immédiats et même ne survenir qu'à long terme et ils résistent à toute évaluation objectivante. Si l'on interrogeait les psychologues cliniciens, ils diraient très probablement que leur but est d'aider ceux qui les consultent à résoudre leurs conflits, à se réapproprier leur histoire, à donner du sens à leur symptômes...

Les psychologues diplômés n'ont pas été formés à la psychothérapie à l'université, car de telles formations n'y sont pas assurées et on ne voit guère comment elles pourraient l'être, mais un certain nombre d'entre eux a fait une psychanalyse et/ou a suivi les enseignements d'une société de psychanalyse. Cependant, à partir des années 1970, on a vu l'offre psychothérapeutique se diversifier et se multiplier, en France comme partout ailleurs dans les pays riches. Actuellement environ 400 techniques psychothérapeutiques sont recensées, certaines très répandues, d'autres plus obscures. *Psychologies magazine*, qui tire à environ 350 000 exemplaires, qui est lu par 2,4 millions de lecteurs environ (dont 70 % de lectrices) et qui s'est spécialisé dans la recherche du « mieux-vivre », met en tête de la liste de ses rubriques les deux entrées suivantes : en premier « Moi » et en second « Thérapies ». Le succès indéniable de ce magazine repose essentiellement sur la promotion d'une certaine catégorie de

psychothérapies inspirées, de près ou de loin, par une psychologie dite aussi « humaniste », mais importée des États-Unis. Celle-ci accorde à la personne humaine la place centrale en psychologie, c'est-à-dire que, contrairement à d'autres orientations, elle privilégie la conscience et la subjectivité. Elle a pour objectif le développement des potentialités de la personne humaine, son épanouissement et selon les termes de l'un de ses promoteurs, « l'expression complète de sa vitalité », ce qui implique, toujours pour le même auteur, que « L'existence d'une personne ne saurait être sacrifiée à une cause, à une idéologie ou à une religion sans se dégrader profondément ». Les psychothérapies, issues de cette psychologie en phase avec l'individualisme contemporain, s'adressent à des personnes qui ne présentent pas de troubles graves ou à des personnes « normales » qui ne se sentent pas aussi bien qu'elles le souhaiteraient et veulent accroître leur développement personnel et l'épanouissement de leur « moi ». Certains représentants des thérapies cognitivo-comportementales, comme Christophe André, ont profité de cette demande de « mieux-vivre » pour promouvoir, en plus de leur offre de traitement de symptômes plus ou moins gênants, une offre de développement personnel, destinée à « maintenir le bien-être reconquis ».

Ces psychothérapeutes peuvent être psychiatres ou psychologues (certainement pas psychanalystes). Ils peuvent également venir d'autres horizons et ils se forment dans des instituts spécialisés en fonction de la méthode psychothérapeutique (comme la Gestalt-thérapie, le Rebirth, l'analyse transactionnelle ou encore la programmation neurolinguistique) qui a leur préférence. Aux psychologues et psychiatres qui contestent leur légitimité et mettent en garde les usagers

contre d'éventuelles dérives sectaires, ils rétorquent que ni les facultés de médecine ni les départements de psychologie ne forment leurs étudiants à la psychothérapie.

Le développement de ces thérapies, qui pour la plupart d'entre elles, affirment qu'elles peuvent non seulement traiter divers troubles mais aussi contribuer à la « réalisation de soi », en fonction de la demande qu'on leur adresse, largement promu par un magazine à forte audience se présentant comme spécialisé en psychologie(s), a probablement contribué à accréditer l'idée que l'un des apports principaux de la psychologie était de contribuer à notre « mieux-vivre », expression qui a un seul mérite évident, celui de pouvoir être accommodée à toutes les sauces.

« Les psychologues nous font peur
avec leurs tests, on ne sait pas
où ils veulent en venir. »

De même qu'il est illicite de s'approprier les biens d'autrui et d'attenter à son intégrité corporelle sans son consentement, il n'est pas possible d'entrer contre sa volonté dans son domaine intérieur, quelles que soient les techniques et les méthodes employées [...] On peut en outre se demander si le consentement de l'intéressé suffit à ouvrir sans réserves au psychologue l'accès à son psychisme.

Pie XII, allocution aux congressistes du XIII^e Congrès international de psychologie appliquée, Rome, 1958

Depuis leur création au début du XX^e siècle, les tests n'ont pas cessé de susciter des sentiments et des réactions contrastés : rejet, peur, mépris, engouement, fascination. Ils ont fait l'objet essentiellement de trois ordres de critiques : les tests sont injustes car socialement discriminants, ils réalisent une sorte de viol psychique, en forçant le sujet à en dévoiler plus sur lui-même qu'il ne le veut et enfin ils ne sont pas scientifiques. Examinons de près ces reproches.

Le premier porte essentiellement sur les tests d'intelligence et d'aptitudes. Les efforts de Binet et de ses successeurs pour construire des épreuves indépendantes des acquis culturels et sociaux n'avaient pas abouti véritablement. Dans les années 1950, à la suite d'une grande enquête sur le niveau intellectuel des enfants français menée sur la base de tests collectifs, une véritable croisade avait été menée dans l'univers du Parti communiste français, conduisant un

psychopédagogue communiste, Georges Snyders, à affirmer que « les tests donnaient régulièrement tort à l'ouvrier ». Ses collègues non-marxistes avaient eu beau jeu de lui rétorquer qu'il ne servait à rien de se plaindre du thermomètre lorsqu'on avait la fièvre, et encore moins de le casser. Snyders ne faisait d'ailleurs que reprendre les mots d'ordre du parti communiste soviétique, qui, dès 1936, avait condamné les tests, comme instruments de ségrégation sociale, et la théorie qui les sous-tendait comme « bourgeoise, anti-scientifique, et irrationnelle ». Ces idées seront réaffirmées avec beaucoup de virulence dans les années 1970, après que des travaux de psychologues américains ont prétendu démontrer l'infériorité intellectuelle des enfants noirs sur les blancs à partir d'épreuves de QI, sans pour autant parvenir à l'objectif ultime qu'était la suppression pure et simple des tests.

Le second reproche, celui de viol psychique, concerne essentiellement les tests de personnalité. Ceux-ci se présentent sous deux formes : les questionnaires et les épreuves projectives. Les premiers sont surtout utilisés en orientation et en sélection professionnelles, et les secondes également, mais aussi en psychopathologie. Les inventaires de personnalité ont été beaucoup critiqués, parce qu'ils peuvent facilement être truqués : le sujet, comprenant où le psychologue veut en venir, ne va pas répondre franchement, mais de manière à se présenter sous un jour favorable. Pour éviter ce biais, les psychologues ont introduit dans ces questionnaires des « items de mensonge » ; par exemple, on demande au sujet quelle serait son attitude dans une situation au cours de laquelle la plupart des personnes admettent volontiers ne pas bien se comporter : « N'avez-vous jamais proféré un

juron de votre vie ? » Certes, celui qui prétend ne l'avoir jamais fait a 95 % de chances d'être un menteur, mais que penser des 5 % d'autres, qui, vertueux et contraints, vont en plus passer pour des menteurs ? Enfin, beaucoup de questions semblent sans rapport avec la situation. C'est en effet le cas si on les prend chacune isolément, mais c'est leur sommation qui permettra de renvoyer à une configuration de traits ou de tendances de la personnalité. Un jeune diplômé qui postule à un poste de cadre dans une entreprise sera sans doute un peu perplexe lorsqu'on lui demande s'il préférerait être jardinier ou instituteur. Il le serait moins si on lui demandait directement s'il est extraverti ou introverti. Malgré leurs défauts, ces techniques sont très utilisées en psychologie du travail, du fait de leur facilité de passation, qui peut être collective, et de cotation, à l'aide d'une grille, ne nécessitant pas d'interprétation. Ce n'est pas le cas, en revanche, des épreuves projectives. De quoi s'agit-il exactement ? La plus célèbre d'entre elles, le test des taches d'encre, a été fabriquée en 1920 par le psychiatre suisse Hermann Rorschach, formé à l'école zurichoise de Bleuler et proche de Jung et de Freud, dans le but d'établir un diagnostic de la personnalité normale ou pathologique. Rorschach, fils de peintre s'intéressait aux arts plastiques autant qu'à la psychiatrie et avait été sensible au pouvoir évocateur de ces taches d'encre, que les petits écoliers s'amusaient à plier pour créer des formes bizarres. Le test consiste donc à montrer des planches au sujet (il y en a une dizaine, en noir et blanc puis en couleur) et à lui demander ce qu'il y voit. Il est l'ancêtre et le modèle de toutes les autres techniques projectives en psychologie. Le principe est de présenter au sujet une situation ambiguë, peu structurée, en faisant le



Quelques planches du test de Rorschach. Les deux premières sont en noir et blanc. Dans la troisième certaines parties de la tache sont rouges. Rorschach accordait un intérêt particulier à la réaction des sujets à la couleur (chez certains, on peut observer un « choc couleur ») et surtout au rouge. Les dix planches du test doivent être passées dans un ordre déterminé : d'abord une planche noire, puis deux bicolores, rouge et noir, de nouveau 4 noires et enfin 3 planches polychromes...

pari qu'il va y réagir en fonction du sens que cette situation a pour lui, et en y projetant des éléments de son monde intérieur. Un autre test projectif très utilisé est le Thematic Aperception Test, TAT, de Henry Murray, plus figuratif que le Rorschach : il s'agit de dessins assez énigmatiques, pour lesquels le sujet doit dire ce qu'il pense de la situation ; on note à quels personnages il s'identifie, et la tonalité générale des histoires qu'il invente. Il existe de telles épreuves pour les enfants, le test de Patte Noire de Louis Corman par exemple (Patte Noire est un petit cochon auquel il arrive beaucoup d'aventures. Sur l'une des images, on voit sa maman qui vient d'avoir des petits et qui les allaite. Dans un coin, Patte Noire observe la scène. Que pense-t-il ?). Les dessins d'enfants ont aussi une valeur projective, comme le test du dessin de la famille. Il n'y a évidemment ici ni bonne, ni mauvaise réponse, et l'interprétation de telles épreuves suppose une formation longue et complexe de la part du psychologue. Elle pose aussi la question du dévoilement de leurs résultats, par exemple l'existence de problèmes caractériels ou sexuels graves, à un tiers, tel un futur employeur. Au fil du temps, les psychologues ont été sensibilisés à cette question, comme en attestent deux articles (articles 18 et 19) de leur code de déontologie :

- Les techniques utilisées par le psychologue pour l'évaluation, à des fins directes de diagnostic, d'orientation ou de sélection, doivent avoir été scientifiquement validées.

- Le psychologue est averti du caractère relatif de ses évaluations et de ses interprétations. Il ne tire pas de conclusions réductrices ou définitives sur les aptitudes ou la personnalité des individus, notamment lorsque ces conclusions peuvent avoir une conséquence directe sur leur existence.

L'article 18 renvoie à la manière dont les psychologues ont tenté d'établir la scientificité des épreuves psychotechniques, afin de les différencier de tous les quizz et autres jeux de sociétés qui fleurissent dans les magazines. Ces derniers témoignent d'ailleurs de la fascination craintive qu'exercent les tests, et du désir de tout un chacun de voir découverts ses vertus et ses dons, mais pas ses défauts ni ses manques. En tout cas, un test, pour être reconnu comme scientifique doit posséder un certain nombre de qualités. Certaines d'entre elles sont communes à tous les instruments de mesure, y compris de grandeurs physiques, comme une balance. Un test doit ainsi être sensible, donc capable de mettre en évidence de fines variations de la variable qu'il cherche à mesurer. Il doit être fidèle, c'est-à-dire donner de la même variable une mesure identique, quel que soit l'intervalle de temps qui sépare les deux mesures. Cette qualité est difficile à assurer, surtout chez les enfants : si l'on fait passer au même sujet deux fois de suite le même test, on n'obtiendra pas deux résultats identiques. En effet, l'enfant grandit, et donc varie dans le temps. Enfin, même chez les adultes, il y aura eu un effet d'apprentissage de l'épreuve, dont le sujet se souvient, même si on ne lui en n'a pas communiqué les résultats. Ceci explique d'ailleurs que certains cabinets de conseil aient mis au point, à l'usage des cadres, des séminaires d'entraînement aux tests (on en trouve aussi sur Internet). La dernière qualité requise est spécifique aux tests : c'est la validité. Un test sera dit valide lorsqu'il mesure bien ce qu'il est censé mesurer. Cette apparente tautologie recouvre en fait de redoutables difficultés méthodologiques. Il y a plusieurs manières de valider un test, selon sa visée ou sa forme. L'une d'entre elles est celle des « groupes contrastés ». Pour

vérifier qu'un test mesure bien un trait psychologique (par exemple le nervosisme), on va le faire passer à un groupe témoin de personnes dont on sait, pour des raisons psychiatriques, qu'elles présentent un haut niveau de ce trait, et à un autre groupe de personnes qui en sont dépourvues. Le test sera valide s'il recoupe ces constatations, mais on peut alors se demander à quoi il sert, puisqu'il ne fait que répéter ce qu'on a déjà pu établir par d'autres moyens. Il en va de même pour les tests d'intelligence pour enfants, qui n'ont d'intérêt que s'ils ne redoublent pas les résultats scolaires. Enfin, un test psychologique n'a de sens que s'il a été étalonné, c'est-à-dire s'il a été rodé sur une population suffisante pour que les performances de chaque individu testé soient référées à celles des personnes qui lui sont comparables du point de vue de l'âge, du sexe, du niveau socioculturel, etc. Ces opérations visant à assurer les qualités métrologiques : sensibilité, fidélité, validité sont longues et coûteuses, et expliquent que la création et la commercialisation des tests soient le fait d'établissements spécialisés en applications psychotechniques, et que la plupart aient fait l'objet de multiples recherches. Le test de Rorschach, bien que quasi-centenaire, est dans ce cas, et il est toujours utilisé par de nombreux psychologues cliniciens. D'autres n'ont pas surmonté l'épreuve des usages et du temps, et ils ont disparu. Il convient en dernier lieu de souligner l'importance du sens qu'a la situation pour le sujet en fonction du contexte où elle prend place : ce n'est pas du tout la même chose de s'amuser à répondre à un test à la maison, et de devoir y répondre, chronométré, lors d'épreuves de sélection professionnelles, ou dans le cabinet d'un psychologue ou d'un psychiatre.

S'il n'y a pas de magie dans les tests, si leurs constructeurs tendent à l'objectivité, ils n'en suscitent pas moins des sentiments mélangés : fascination et peur, rejet et engouement. C'est sans doute parce qu'on leur attribue un pouvoir de dévoilement qu'ils n'ont pas, ou du moins pas autant qu'on l'imagine ou qu'on le craint.

« Les coachs sont des psychologues. »

L'idéal d'harmonie « pulsionnelle », se réclamant d'une éthique individualiste [...] et l'idéal de conformité au groupe [...] s'ouvrent aux convoitises des « ingénieurs de l'âme ».

Jacques Lacan, *Variantes de la cure-type*, 1955

Récemment, un magazine hebdomadaire, *Le Point*, interpellait ainsi ses lecteurs : « Êtes-vous coach ou psy ? » L'alternative est significative, car elle montre à la fois la proximité des deux termes, en cas de besoin, on pourrait choisir l'un ou l'autre ; et leur possible antinomie, on est soit dans un camp, soit dans l'autre. Cette antinomie pourrait se traduire en termes de concurrence : selon cet article, aux États-Unis, les coachs seraient en passe de détrôner les psys. En France, cette pratique nouvelle connaît aussi un indéniable succès et s'étend à tous les domaines de la vie sociale : le travail, la vie familiale, domestique, les loisirs, la vie amoureuse... D'où vient-elle, et que recouvre-t-elle exactement ?

Le coaching vient des États-Unis et a été introduit dans l'entreprise en France il y a une vingtaine d'années, mais il a d'abord été pratiqué dans le domaine sportif. Le verbe anglais *to coach* a pour origine un mot français, « coche », qui au XVI^e siècle désignait une voiture tirée par des chevaux et conduite par un cocher. Coacher signifie donc littéralement aider quelqu'un à se déplacer d'un point à un autre en le tirant, puis, par extension, entraîner et accompagner. Le

coaching sportif est une technique de mobilisation et de stimulation des ressources psychiques des sportifs de haut niveau destinée à optimiser leurs performances physiques lors des compétitions. Meneur d'hommes, individus ou équipes, le coach est un préparateur mental, qui joue sur l'ambition et sur la motivation. On conçoit aisément pourquoi l'extension du coaching du domaine sportif à celui de l'entreprise s'est opérée si rapidement dans les sociétés capitalistes ultra-libérales. D'ailleurs, c'est d'abord en tant que pratique managériale qu'il s'est répandu en France à la fin des années 1980.

Si l'on consulte le site de la Société française de coaching, SFCoach, on apprend qu'entre 2 500 et 3 000 professionnels déclarent exercer une telle activité, mais que seuls 15 % d'entre eux le font à temps plein, les autres continuant de pratiquer leur métier d'origine. Ce sont des dirigeants d'entreprises, des consultants, des directeurs de ressources humaines, des ingénieurs, mais aussi des formateurs, des psychologues et des psychothérapeutes. 55 % sont diplômés d'écoles de commerce ou d'ingénieurs, et 45 % le sont en sciences humaines (parmi lesquels 20 à 25 % de psychologues du travail, ou cliniciens). Il s'agit donc, on le voit, d'une nébuleuse professionnelle dans laquelle les psychologues ne sont pas majoritaires, loin s'en faut. Encore s'agit-il des coaches repérés parce qu'ils ont fait une formation spécifique en plus de leur formation initiale. Ces statistiques ne peuvent pas prendre en compte ceux qui pratiquent le coaching sans autre forme de procès. En effet, cette profession n'est pas réglementée. Il n'y a pas de diplôme d'état, mais seulement des formations privées, qui délivrent une certification. Dans le cadre de la formation permanente, trois universités pari-

siennes ont mis en place des diplômes d'université, qui connaissent d'ailleurs un grand succès. Tous ceux qui y sont inscrits ne souhaitent pas obligatoirement devenir coachs, beaucoup de responsables des ressources humaines ou de managers désirent simplement acquérir ces connaissances et ces techniques pour mieux exercer leur métier.

On distingue trois sortes de coaching : le coaching d'entreprise (*business coaching*), qui peut être individuel, c'est le cas le plus fréquent, ou d'équipe ; le coaching de vie (*life coaching*), qui va de l'aide à la gestion de la vie amoureuse ou familiale, à l'aide au rangement des placards de la cuisine ; et enfin le coaching sportif. On décrira ici plus spécialement le coaching d'entreprise. Voici la définition qu'en donne SFCoach : « Le coaching est un processus d'accompagnement qui permet à un salarié de développer son potentiel et ses performances dans le cadre de ses objectifs professionnels. » Il faut noter d'emblée que ledit salarié est rarement le demandeur, et qu'entre le coach et le coaché (il s'agit des vocables utilisés dans cette littérature, mais on trouve aussi parfois le terme de client), s'insère une tierce personne, celle qui prescrit, qui est en général son supérieur hiérarchique, avec l'aval du directeur des ressources humaines. Ceci constitue une première différence, majeure, avec la psychothérapie, où la demande explicite du sujet est requise, du moins pour les adultes. Le coaching concerne souvent des cadres moyens en voie d'ascension, confrontés à de nouvelles responsabilités professionnelles, ce qui provoque un alourdissement de la charge psychique de leur travail. On va ainsi les aider à gérer leur investissement et leur engagement affectif dans le travail pour qu'ils ne soient pas trop stressés. On peut d'ailleurs noter que le coaching est apparu en

même temps que la notion de souffrance au travail, comme s'il en constituait en quelque sorte l'antidote. Il s'agit donc d'abord de se manager soi-même, de faire preuve de souplesse et d'adaptabilité pour pouvoir faire face à des situations mouvantes et angoissantes. Le coaching renvoie à une conception relationnelle et intersubjective de la situation de l'homme au travail, qui en gomme les aspects techniques, économiques et sociaux.

Si la plupart des coachs ne sont pas des psys, les techniques qu'ils utilisent et les théories dont ils se réclament sont bien, elles, issues de la psychologie, plus précisément d'une approche psychothérapeutique visant à renforcer le Moi. Dans les manuels de coaching, les auteurs tiennent à différencier cette pratique du conseil ou de la psychothérapie, mais la frontière, surtout dans le coaching individuel, est souvent poreuse entre l'analyse des problèmes professionnels et la découverte de problèmes personnels sous-jacents. Se développe ainsi chez les coachés une norme d'internalité (je suis responsable de ce qui m'arrive), et aussi une vision apaisée mais biaisée du monde de l'entreprise : les conflits sont essentiellement réduits à des difficultés de communication, et il n'y a pas de situation contradictoire qui ne puisse être dénouée grâce à une ouverture authentique à l'autre.

Dans cette logique, les références du coaching appartiennent en majorité à la mouvance de la psychologie humaniste, née aux États-Unis dans les années 1950 et basée sur l'idée du développement du potentiel humain. On peut y regrouper l'approche non-directive et la *client-centered therapy* de Carl Rogers, le psychodrame de Jacob Moreno, la dynamique des groupes de Kurt Lewin, la Gestalt-thérapie de Fritz Perls, l'hypnose de Milton Erikson, et surtout l'ana-



Extrait d'une séquence de coaching

Adrien s'étonne de son inimitié profonde pour l'un de ses pairs, un certain Paul.

« Pourquoi donc vous agace-t-il à ce point ? » demande le coach.

— Il est mielleux, fourbe, manœuvrier, il cherche à me nuire, répond Adrien.

— Pourquoi donc pensez-vous qu'il vous déteste ?

— Je ne sais pas, il est sans doute envieux de mes succès, je réussis tous mes projets.

— Mais pourquoi serait-il envieux de vos succès ? Échoue-t-il plus souvent que vous ?

— À vrai dire, non. Je ne sais vraiment pas ce qui provoque cette animosité. Parfois, en comité de direction, il ne dit pas un seul mot, et je bous intérieurement.

— Pourquoi ?

— Il me rappelle mon frère. »

Pierre Angel et Michel Moral,
Le coaching, outils et pratiques, Armand Colin, 2006.

On remarque dans cet extrait le passage rapide du registre professionnel au registre personnel.

Par ailleurs, on notera la récurrence de ce type d'analyse. En 1950, déjà, un certain J. Lucius Bora, qui se définit comme un « psychanalyste industriel » (il tient une rubrique régulière de psychanalyse industrielle dans la revue *Psyché*) relate le cas d'une ouvrière « qui n'arrivait pas à travailler parce que le contremaître ressemblait à son beau-frère dont elle était inconsciemment amoureuse ».



lyse transactionnelle d'Eric Berne et la programmation neurolinguistique (PNL) de Richard Bandler et John Grindler.

L'analyse transactionnelle de Berne est une sorte de psychanalyse simplifiée. Il y a en chacun de nous des « états du moi », le parent, l'enfant et l'adulte, qui mettent en jeu des transactions, selon des scénarios répétitifs. Tel individu (par exemple mon chef) suscitera en moi un enfant rebelle parce qu'il se comporte à mon égard en parent castrateur. Mais si je parviens à l'affronter en adulte, il y a des chances que lui-même change d'attitude. Quant à la fameuse programmation neurolinguistique, il est bien difficile de savoir ce que cet intitulé énigmatique recouvre exactement, si ce n'est la prétention de déprogrammer les mauvaises représentations pour les remplacer par de bonnes. Mais il est aisé d'imaginer les fantasmes qu'il peut véhiculer en termes de conditionnement de soi, mais surtout d'autrui à partir d'une connaissance du fonctionnement du cerveau. On se trouve donc en face d'un arsenal très éclectique, mais qui doit répondre nécessairement à trois conditions : ces méthodes doivent être simples, rapides et efficaces, car le but poursuivi n'est pas le changement en profondeur de la personne, ni même son bien-être, mais l'accroissement de son efficacité. Le coaching vise à former un sujet fort, apte à contrôler ses émotions et ses réactions.

Certes, le coaching est une mode, un des derniers avatars des techniques de manipulation inventées par les « ingénieurs des âmes » que fustigeait Lacan. Mais son succès grandissant peut aussi s'interpréter comme le symptôme d'une société en crise, crise économique, mais aussi crise du lien social et des valeurs et comme une nouvelle forme,

déguisée, de contrôle social. Cette « extension du domaine de la psy » n'est cependant pas majoritairement le fait des psychologues praticiens.

« Petites et grandes catastrophes... maintenant, on appelle d'abord les psychologues. »

[...] il semble qu'il y ait un lien puissant entre la psychologie et les catastrophes, grandes et petites, qui, sans ce liniment scientifique, détruiraient l'âme après avoir anéanti les corps, les biens ou les résultats scolaires.

Jacques Gaillard, *Des psychologues sont sur place...*, 2006

Il ne se passe guère de semaine sans que les médias n'annoncent qu'une cellule d'urgence médicopsychologique a été mise en place, à l'occasion d'événements plus ou moins tragiques : inondations, cheptel abattu pour cause de fièvre aphteuse, prise d'otages dans une école, suicide dans un collège, accidents d'avion, attentats, catastrophe industrielle... la liste n'est pas exhaustive, tant s'en faut et tant sont variés les malheurs individuels et collectifs.

Il fut un temps, pas très éloigné, où l'on nous disait que les pompiers, les ambulances, la police, voire l'armée, arrivaient sur les lieux de ces catastrophes, sans qu'on juge utile d'y convoquer le moindre « psy ». Depuis quand, et pourquoi, les psychiatres et les psychologues semblent-ils devenus les acteurs les plus importants de la prise en charge en urgence des victimes, au lieu de rester dans leurs institutions ou dans leurs cabinets en attendant qu'on vienne les consulter ? Ce phénomène doit être mis en relation avec le développement de la psychotraumatologie et de la victimologie, nouveaux domaines en pleine expansion. Il existe actuellement,

en France, trois masters ayant une mention en victimologie ou traumatologie et plusieurs diplômes d'université. C'est par conséquent la psychiatrie et la psychologie du traumatisme, qui naquirent au XIX^e siècle, dont il convient d'examiner le développement et, surtout, les mutations.

Généralement, si on attribue les premières études sur les traumatismes psychiques à Charcot, à Pierre Janet et à Sigmund Freud, on mentionne rarement que ce sont d'abord les accidents de train qui, à la fin des années 1860, ont amené des médecins anglais à s'intéresser aux séquelles neuropsychologiques des événements violents. Remarquons que, dès le départ, la question de la réparation financière due aux victimes de ce nouveau moyen de transport s'est posée et se posera peu après pour les accidents du travail.

La Première Guerre mondiale amena les psychiatres à étudier la névrose traumatique à grande échelle, dans tous les pays belligérants, en raison du nombre et de la gravité des troubles psychiques dont les combattants furent atteints. À cette époque, les psychiatres pensaient que cette névrose n'affectait que les sujets prédisposés, c'est-à-dire souffrant avant les combats de troubles mentaux déclarés ou latents. Ils avaient également tendance à soupçonner ces soldats de lâcheté et s'efforçaient de démasquer les simulateurs. La brutalité fréquente des traitements en témoigne : les psychiatres des deux camps utilisaient massivement l'électrothérapie, avec des courants parfois intenses, assortie de méthodes de persuasion énergiques, destinées à convaincre le soldat de guérir afin de le renvoyer au front au plus vite.

Pendant plusieurs décennies, le soupçon accompagnera la névrose traumatique : les malades seront suspectés de paresse (pour les ouvriers) ou de lâcheté (pour les soldats) et

le plus souvent considérés comme des hystériques. Les médecins affirmeront que ces malades refusent de guérir parce qu'ils tirent des bénéfices divers de leur maladie et ils les accuseront de cupidité, de simulation ou de mauvaise foi. Une reconfiguration des conceptions de l'expérience traumatique s'amorce après la Seconde Guerre mondiale, puisque les notions de paresse, de lâcheté, de simulation etc. ne peuvent évidemment pas s'appliquer à l'expérience des survivants des camps d'extermination.

Mais c'est seulement dans les années 1980, d'abord aux États-Unis, qu'on assiste à la fin de l'ère du soupçon. En effet, en 1980, les psychiatres américains publient la nouvelle classification des troubles mentaux, le DSM III, dans lequel on trouve un groupe de symptômes regroupés sous l'intitulé de *Post-traumatic stress disorder* (PTSD), où il n'y a plus aucune référence à la névrose : il n'y est plus question de prédisposition ni de fragilité de la personnalité du sujet, non plus que de bénéfices secondaires. C'est désormais l'événement qui est considéré comme seul responsable des troubles. Le PTSD est une « réponse normale à une situation anormale » et par conséquent, tout le monde peut en être victime. Dans leur ouvrage *L'Empire du traumatisme* (2006), Didier Fassin (anthropologue, sociologue et médecin) et Richard Rechtman (anthropologue et psychiatre) soulignent l'influence des mouvements sociaux sur cette évolution, en particulier celui des féministes américaines demandant réparation pour les violences faites aux femmes et celui des vétérans de la guerre du Viêt Nam demandant que leur syndrome soit reconnu comme traumatique afin d'être indemnisés. Ces mêmes auteurs considèrent que ce n'est pas seulement au sein de la psychiatrie que s'est

produit le renversement qui a fait que l'on est passé de la dépréciation à l'empire du traumatisme : il a fallu que cette notion investisse aussi la sensibilité contemporaine, *via* les médias, mais aussi et surtout, les associations de victimes.

En France, c'est à l'occasion de la vague d'attentats parisiens de 1995 que les premières cellules médicopsychologiques ont été mises en place. En 1997, « un comité national de l'urgence médicopsychologique en cas de catastrophe » est créé par un arrêté ministériel. Il coordonne actuellement un réseau de 37 cellules réparties dans toute la France, activées à la demande du médecin du SAMU arrivé sur les lieux d'une catastrophe. Que sont censés faire les « psy » une fois sur place ? Les psychiatres administrent ou prescrivent des médicaments psychotropes en fonction de l'importance de l'agitation, de l'anxiété ou du stress des victimes et également des témoins. Les psychiatres, les psychologues et les infirmiers formés en psychiatrie s'emploient à éviter ou à réduire les séquelles psychologiques d'un éventuel traumatisme (éventuel, car tout le monde ne développe pas un PTSD à la suite d'une catastrophe) en pratiquant un *defusing* ou « déchoquage immédiat », qui consiste à inciter les victimes à verbaliser leur expérience. Il sera éventuellement suivi d'un *debriefing*, bilan psychologique établi quelques jours après. On les informe également des symptômes post-traumatiques susceptibles de survenir par la suite et on leur conseille de consulter un centre spécialisé en psychotraumatologie si ces signes perdurent.

Il n'est pas certain que les « psy » bénéficient vraiment, en termes de prestige, de cette médiatisation de leur rôle à l'occasion des catastrophes. Parce que tout un chacun se croit capable de faire du soutien psychologique, s'il s'agit seule-

ment d'avoir une « écoute » des victimes, tout d'abord. D'ailleurs, lors de catastrophes de grande ampleur, comme l'explosion de l'usine AZF à Toulouse en 2001, beaucoup de non-spécialistes, en particulier des militants des associations de victimes, ont revendiqué d'avoir eux aussi fait du soutien psychologique. En somme, la spécificité des psychiatres et psychologues risque de disparaître par dilution dans le sens commun. La gestion du traumatisme devient l'affaire de tous.

Ensuite parce que l'inflation de la demande d'intervention médicopsychologique met ces professionnels sous les feux de la rampe et, en conséquence, ils sont les premiers à subir les critiques lorsque l'opinion publique estime que les secours n'ont pas été à la hauteur de la situation. On les accuse selon les cas d'en avoir fait trop ou pas assez ou encore on dénonce la psychiatrisation de la société.

Ils en ont pris conscience, comme le montre un article paru dans le quotidien *La Croix* le 3 janvier 2011, intitulé « En France, les “psy de l'urgence” veillent à ne pas être instrumentalisés ». Des psychiatres spécialistes de l'intervention médicopsychologique d'urgence déclarent qu'on leur demande trop souvent d'intervenir à l'occasion de catastrophes « microsociales », par exemple un suicide dans une entreprise. Ils disent se méfier de leur manipulation par les pouvoirs publics, qui les appellent quand ils ne savent plus quoi faire, pour montrer qu'ils ne restent pas inactifs et affirment qu'il n'est pas question de mettre du « psy » dans toutes les situations dramatiques. Ainsi, s'il est vrai que l'on appelle les psychologues dès qu'un événement jugé potentiellement traumatique se produit, il n'est plus certain qu'ils se rendent sur place mais, qu'ils viennent ou non, cela

n'exclut pas que d'autres, non psychologues, se sentent investis de la mission d'assurer l'incontournable soutien psychologique.

« Les psychologues sont des charlatans. »

*Un charlatan sur un tréteau
Pantalon rouge et vert manteau
Vend à grands cris la vie.
Puis échange, contre des sous,
Son remède pour loups-garous.*

Émile Verhaeren, *Les Villes tentaculaires*, 1895

Le mot charlatan a d'abord été utilisé dans l'univers du soin et de la guérison. Il signifiait dans ce cas un guérisseur, se vantant de connaître des remèdes miraculeux, un bonimenteur exploitant la crédulité des foules. Dans cette acception, il a été associé, tout au long du XX^e siècle et jusqu'à nos jours, à la notion d'exercice illégal de la médecine. Dans un sens élargi, il désigne aussi un escroc, un imposteur, quelqu'un qui se prétend détenteur d'un savoir qu'il ne possède pas, ou qui promet un faux savoir, une fausse science. Le charlatanisme est toujours associé à l'art d'exploiter la crédulité d'autrui. La charge péjorative de ce terme est donc très forte, et dire que les psychologues sont des charlatans revient à une attaque en règle.

Nous allons observer dans quel contexte, et pour quelles raisons, cette idée a pu se faire jour, en fonction de ces deux significations. La première concerne plutôt la psychologie comme pratique, clinique ou thérapeutique, et la seconde la psychologie comme science, ou comme fausse science, selon le point de vue adopté. Pour des raisons historiques, parce que l'organisation de la psychologie comme une discipline

scientifique a précédé son organisation comme une profession, nous commencerons par la seconde.

Dès la fin du XIX^e siècle, la psychologie qui se veut scientifique cherche à se débarrasser d'un encombrant compagnonnage, mélange bariolé de spirites, métapsychistes, médiums en tout genre, qui lui avaient pourtant fourni de bien beaux sujets d'études, et à délimiter précisément les frontières de la nouvelle science. Elle suit en cela la voie tracée par d'autres sciences, la chimie se débarrassant de l'alchimie, l'astronomie de l'astrologie et la science du cerveau de la phrénologie. Mais on sait que ces tentatives, que cette « volonté de faire science », ne sont pas toujours couronnées de succès et que les vieilles croyances ont parfois la vie dure. Quant à dire ce qui relève de la science, et ce qui appartient au domaine de la foi ou de la superstition, ce n'est pas non plus une tâche aisée. Les psychologues s'y attellent néanmoins avec zèle, à grand renfort d'outillages méthodologiques. Il leur arrive même de pouvoir en remontrer aux autres sciences. Ainsi, le jeune Henri Piéron, qui va devenir l'artisan principal de l'institutionnalisation de la psychologie scientifique en France, n'est-il pas peu fier, dès 1904, de dégonfler la baudruche scientifique des fameux rayons N qui avaient failli valoir l'attribution du prix de l'Académie des Sciences à leur inventeur, le physicien nancéen René Blondlot. Selon ce dernier, ces rayons étaient émis par des organismes vivants et étaient supposés exprimer une activité nerveuse. En reprenant les expériences, Piéron et Victor Henri démontrent le rôle de la suggestion : les rayons N n'existent pas, et il n'y a qu'à Nancy qu'on peut les voir. Or Blondlot n'était pas du tout un charlatan, c'était un physicien renommé, et il avait converti à ses vues d'éminents

savants (par exemple Jean Becquerel). Comment avaient-ils pu ainsi se laisser abuser ? Le contexte scientifique joue ici un rôle prépondérant : c'est l'époque de la découverte de la radioactivité et des rayons X, qui permettent à l'invisible de devenir visible, et tout ceci se passe à Nancy, la ville de Bernheim et de Liébault, la ville de l'hypnose et de la suggestion. Piéron y gagna en tout cas une certaine renommée, et la psychologie scientifique des gages de sérieux. Durant toute sa carrière – et elle fut longue, plus d'un demi-siècle – il ne cessa de lutter contre les théories et les pratiques hasardeuses de certains psychologues. Une de ses élèves, Léone Bourdel, formée à l'INOP (Institut national d'orientation professionnelle) élaborait, dans les années 1940, une doctrine pour déterminer le caractère, basée sur les groupes sanguins. Ainsi, les porteurs de groupe A seraient-ils « harmoniques », ceux du groupe B « rythmiques », du groupe O « mélodiques », et du groupe AB « complexes ». Elle prétendait qu'on pouvait, à partir de cette théorie, non seulement pratiquer l'orientation professionnelle, mais encore élaborer une psychologie ethnique, un peuple étant déterminé par la prépondérance de l'un ou l'autre des groupes sanguins. Piéron s'éleva violemment contre une doctrine qu'il jugeait raciste et non scientifique. Cela n'empêcha pas Léone Bourdel de faire une brillante carrière, et sa « méthodes des sangs » d'être toujours en usage aujourd'hui aux États-Unis et au Japon pour recruter les cadres. Au fil du développement des applications de la psychologie à tous les domaines, mais tout spécialement au domaine du soin psychique, ces inquiétudes se font plus vives. Elles s'expriment au sein de la psychologie, mais aussi à l'extérieur, en particulier chez les psychiatres. La prétention de certains psychologues de

pratiquer des psychothérapies les irrite, plutôt d'ailleurs sur le mode corporatiste de la concurrence, que sur celui de la défense des usagers.

La répression de l'exercice illégal de la médecine a en effet deux objectifs : protéger les malades contre les entreprises des charlatans, mais aussi protéger les médecins contre les agissements de ceux-ci, susceptibles de diminuer leur clientèle. Le délit est constitué lorsqu'une personne non-titulaire d'un diplôme de médecin établit un diagnostic, préconise ou applique un traitement et laisse croire en la guérison. Il peut s'agir de professionnels de la santé qui dépassent les limites de leurs compétences (par exemple des infirmiers), de personnes qui prétendent faussement être médecins, ou qui exercent des médecines parallèles. La médecine a d'ailleurs toujours été confrontée à ces usages hétérodoxes : automédication, thérapies traditionnelles ou religieuses. Dans la plupart des cas, ils ne sont pas punis par la loi, mais quelqu'un qui prétend guérir un cancer par la prière ou par les plantes peut être poursuivi. Cette loi est d'ailleurs difficile à appliquer, car la notion de traitement n'est pas susceptible d'une définition unique. Les hypnotiseurs et les guérisseurs, qui font appel uniquement à des forces spirituelles pratiquent-ils un traitement ? Et les guérisseurs ne guérissent-ils pas ?

En 1920 s'ouvre à Genève un procès concernant un jeune psychologue accusé d'exercice illégal de la médecine. Il se nomme Charles Baudouin, il vient de Nancy, où il a été l'élève d'Émile Coué. Il enseigne à l'Institut Jean-Jacques Rousseau et son enseignement, basé sur la suggestion et l'autosuggestion, attire à l'Institut une foule d'éclopés, si bien que le cours se transforme en « cour des miracles ».

Néanmoins, le jeune homme n'est pas condamné. Son cours est supprimé et, à sa place, il enseigne la psychanalyse. Il s'agit là d'un événement inaugural, plusieurs affaires de ce type suivront, concernant des psychologues et des psychanalystes, dont l'issue ne sera pas toujours aussi heureuse. Dans les années 1950, par exemple, deux procès vont donner lieu à des débats acharnés : celui d'une Américaine, Margaret Clark-Williams, psychothérapeute au Centre psychopédagogique Claude Bernard, et celui de M^{me} Y., docteur en médecine de l'université de Budapest (titre non reconnu en France), pratiquant toutes les deux la psychanalyse en libéral à leur domicile, et toutes deux condamnées, au motif qu'elles l'avaient fait sans contrôle ni suivi médical. Ces débats portent sur la formation et les prérogatives des psychologues cliniciens, qui sont alors en lutte pour obtenir un statut professionnel. Sont-ils des auxiliaires du médecin ou des spécialistes autonomes, aux compétences identifiées et reconnues ? La psychothérapie est-elle un acte médical ? Comment s'y former ? Toutes ces questions, on le sait, sont revenues en force sur la scène législative et médiatique autour du fameux amendement Accoyer et de la loi réglementant le titre de psychothérapeute et la formation qui y donne accès mais non son usage. Cet amendement avait pour but de protéger les clients des dérives sectaires et des pratiques déontologiquement douteuses dans un domaine ultra-sensible. Le tollé qu'il a suscité a donné lieu à une réapparition inattendue du mot charlatan, pour une fois avec une connotation non péjorative : « Laissez nous nos charlatans ! », avait pour titre une pétition parue en 2003 dans *Le Monde*. Les auteurs, la juriste Marcela Iacub et le philosophe Patrice Maniglier défendaient une pratique libre

des psychothérapies, non réglementée par l'État. Le débat a aussi fait apparaître que ces dérives supposées n'avaient que très rarement fait l'objet de plaintes en justice.

L'accusation récurrente de charlatanisme dont les psychologues font l'objet montre l'ambiguïté et la complexité des liens qui unissent la discipline à la médecine. Malgré leurs efforts pour se défaire de cette accusation, les praticiens et les théoriciens de la psychologie n'y sont parvenus que partiellement, peut-être parce que certaines « fausses sciences » semblent bien plus séduisantes que les vraies !

conclusion

La psychologie suscite des jugements contrastés, ce qui n'est guère surprenant si l'on considère son ambition théorique et la diversité des pratiques qui se réclament d'elle. En paraphrasant une citation célèbre, on est tenté de dire que non seulement rien de ce qui est humain ne saurait lui être étranger mais qu'elle cherche aussi la naturalité dans l'humain, ce pourquoi, entre autres, elle inclut l'animal dans ses objets d'études.

Elle est protéiforme, si bien qu'elle peut à la fois se présenter comme une science en voie de développement et proclamer ses « prodigieuses victoires ». Elle s'offre à tous dans des livres, dans des revues et dans les médias et, par conséquent, elle donne lieu à des représentations qui oscillent entre la fascination et la répulsion, ce qu'elle partage avec d'autres disciplines en « psy ».

Nous avons choisi d'examiner les « idées reçues » qui nous ont paru être les plus spécifiques à la psychologie. Il ne s'agissait pas pour nous de les déconstruire systématiquement car toute idée reçue contient une part de vérité ou d'intuition sur son objet, ce pourquoi, qu'elle amuse ou irrite les spécialistes, elle ne les laisse pas indifférents.

Au terme de ce parcours, quelle image de la psychologie nous semble-t-il se dégager ? Celle d'une discipline à la fois omniprésente et menacée. Omniprésente en raison d'une

demande sociale croissante en ces temps où la réponse aux nouvelles questions suscitées par les changements du monde est, pour le moment, plus individuelle que collective. Et menacée parce que ses deux orientations principales le sont. La psychologie clinique, dont le noyau dur a été et reste encore la psychanalyse, pâtit des attaques contre cette dernière, en particulier de celles qui proviennent des tenants des thérapies cognitivo-comportementales. De plus, le développement du marché des psychothérapies et du coaching réduit le nombre de ceux qui se seraient auparavant adressés à elle. Quant à la psychologie expérimentale, qui a cru prendre un nouveau départ avec l'essor des sciences cognitives, elle risque d'être absorbée par les neurosciences, qui tendent à devenir hégémoniques dans le domaine.

Sans chercher à prédire l'avenir de la psychologie, nous concluons en historiennes, en citant un extrait de la lettre que Théodule Ribot, considéré comme le fondateur de la psychologie française, adressait en 1907 à Henri Piéron, qui joua un grand rôle dans son institutionnalisation : « la psychologie est à la fois science naturelle et science morale ; elle fait le pont. »

A NNEXES

pour aller plus loin...

Il y a pléthore d'écrits sur la psychologie et pour tous les publics : des publications scientifiques les plus savantes aux manuels pour étudiants, sans compter les innombrables ouvrages de vulgarisation qui donnent des recettes psy pour tous les temps et toutes les saisons. Nous avons choisi de proposer, pour chacune des parties de ce livre, les références bibliographiques avec lesquelles nous avons travaillé ainsi que quelques ouvrages permettant un approfondissement des idées traitées sans mentionner à nouveau les ouvrages déjà cités dans le texte.

Sur l'histoire et les définitions de la psychologie

Concernant la France on consultera, de Jacqueline Carroy, Annick Ohayon et Régine Plas, *Histoire de la psychologie en France, XIX^e-XX^e siècles* (La Découverte, 2006) ; L'ouvrage de Henriette Bloch, *La Psychologie scientifique en France* (Armand Colin, 2006), est un témoignage sur l'histoire de la psychologie expérimentale française, par une de ses représentantes.

Concernant les États-Unis, on pourra lire, de Geneviève Paicheler, *L'Invention de la psychologie moderne* (L'Harmattan, 2000). Cette histoire permet de comprendre la rapidité de la professionnalisation de la psychologie, particulièrement clinique, en Amérique, et l'importance prise par ses applications sociales.

Sur le contexte hypnotique de l'émergence de la psychologie française, l'ouvrage de Jacqueline Carroy, *Hypnose, suggestion et psychologie L'Invention de sujets* (PUF, 1991), s'avère précieux. L'auteur explore également les relations qui s'établissent entre le psychologue et son sujet expérimental.

Pour l'ensemble, on consultera le numéro spécial, très complet et documenté de la revue *Sciences humaines* : « La Grande histoire de la psychologie », *Sciences humaines*, Hors-série n° 7, sept-oct 2008. Enfin, pour mieux comprendre la genèse d'une représentation sociale du domaine « psy », l'ouvrage, désormais classique, de Serge Moscovici : *La Psychanalyse, son image et son public* (PUF, 3^e éd., 2004), demeure inégalé.

Sur les théories et les méthodes

Dans *La Mal-Mesure de l'homme, l'intelligence sous la toise des savants* (Odile Jacob, 2009) l'anthropologue américain Stephen Jay Gould analyse les multiples manières dont les savants, et spécialement les psychologues, ont entrepris de « mesurer l'homme », créant ainsi des justifications pseudo-scientifiques à l'idée qu'il existe des hommes inférieurs et des hommes supérieurs ; Le neurophysiologiste Marc Jeannerod, dans *De la physiologie mentale. Histoire des relations entre biologie et psychologie* (Odile Jacob, 1996), expose les progrès de la physiologie du système nerveux central et leurs conséquences sur les conceptions de l'esprit ; Olivier Martin retrace, d'un point de vue historique et sociologique les Origines et développement de la psychométrie entre 1900 et 1950 dans *La Mesure de l'esprit* (L'Harmattan, 1997) ; Quant à Marc Renneville, dans *Le Langage des crânes. Une histoire de la phrénologie* (Institut d'édition Sanofi-Synthelabo, 2000), il écrit l'histoire d'une pseudo-science qui est néanmoins à l'origine de cette psychologie moderne américaine que décrit Geneviève Paicheler.

Sur la formation et la profession

Dans la revue *Le Journal des Psychologues*, revue des praticiens de la psychologie, des numéros sont consacrés régulièrement à ces deux questions. C'est également le cas du *Bulletin de Psychologie* et de la revue *PsychoMédia*.

Plus spécifiquement, pour les métiers de la psychologie, on consultera Sylvie Chéneau et Brigitte Ourlin, *Les Métiers de la psychologie* (L'Étudiant, 2009).

Sur les usages sociaux et les images de la psychologie

Didier Fassin et Richard Rechtman, dans leur ouvrage très documenté *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime* (Flammarion, 2007), retracent très finement comment le traumatisme a investi l'ensemble des sociétés contemporaines ; pour comprendre comment se fait la promotion des psychothérapies du « mieux-vivre », on lira aussi Nadia Garnoussi, « Les offres de psychothérapies sur le marché du mieux-vivre au miroir de *Psychologies magazine* », in Françoise Champion (dir.), *Psychothérapies et société* (Armand Colin, 2008) ; Pour un panorama contemporain des psychothérapies, on consultera le numéro spécial hors série de *Sciences humaines* : « Les psychothérapies, guide et bilan critique », 15, juin-juillet 2009. Roland Gori et Pierre Le Coz, décrivent de manière critique *L'Empire des coachs. Une nouvelle forme de contrôle social* (Albin Michel, 2006) ; Enfin, concernant la méthode des tests, parmi la multitude d'ouvrages qui lui sont consacrés, on lira avec profit celui des psychologues Michel Huteau et Jacques Lautrey, *Les Tests d'intelligence* (La Découverte, 2006).

Quelques adresses utiles

Il existe de très nombreuses associations de psychologues, les plus importantes sont :

La Fédération française des psychologues et de la psychologie (FFPP), qui rassemble des praticiens et des universitaires.

71, avenue Édouard Vaillant

92774 Boulogne-Billancourt cedex

www.psychologues-psychologie.net

La Société française de psychologie (SFP)

71, avenue Édouard Vaillant

92774 Boulogne-Billancourt cedex

Cette société édite deux revues : *Psychologie Française*, revue des chercheurs, et *Pratiques psychologiques*, revue des praticiens en psychologie.

www.sfpsy.org

Le Syndicat national des psychologues (SNP)

40, rue Pascal

75013 Paris

snp@club-internet.fr

Et, parmi les groupes militants :

L'Appel des Appels

qui rassemble des praticiens de la psychologie, de la psychiatrie, de l'éducation et du travail social.

www.appeldesappels.org

dans la collection « idées reçues »

- *Cerveau (Le)*, Jean-Jacques Feldmeyer
- *Dépression (La)*, Bernard Granger
- *Faut-il croire à la psychanalyse ?*, Jean-Claude Liaudet
- *Hypnose (L')*, Pascale Haag & Nathalie Roudil-Paolucci
- *Psychologie de l'enfant (La)*, Anne Charlet-Debray
- *Psychothérapies (Les)*, Bernard Granger & Valérie Jalfre
- *Stress (Le)*, Élisabeth Grebot

...

Pour connaître la liste complète des titres de la collection :

www.lecavalierbleu.com